

Témoignages Enfants Juifs cachés

Parcours de vies recueillis auprès de
Michel Gerstenhaber
Claude Wolff
Freddy Raphaël
Daniel-David Leuchter
Nicole Frank
Claudine Bollack

Présentés par Jeanne Piffault

Livret pédagogique édité par



Photographies des œuvres de Christian Boltanski.

Crédits : image N°1 : <https://www.paris-art.com/christian-boltanski-centre-pompidou-faire-son-temps/>

image N°2 : <http://eva-albarran.com/en/production/almas-christian-boltanski-musee-national-des-beaux-arts-de-santiago-chili/>

image N°3 : <https://www.parismatch.com/Culture/Art/Christian-Boltanski-Au-debut-de-la-vie-de-chaque-artiste-il-y-a-un-trauma-1660267>

image N°4 : <https://www.pinterest.fr/pin/302093087479759706/>

Collectrice et rédactrice

Après l'obtention d'une licence d'histoire à l'Université Clermont-Auvergne, Jeanne Piffault poursuit sa formation en Master Religions, histoire et sociétés à la Faculté des Sciences historiques de Strasbourg.

Durant sa première année de licence d'histoire, elle est initiée à la recherche historique par Julien Bouchet, docteur en histoire contemporaine. Elle débute un stage de gestion d'archives à l'Association Culturelle Israélite de Clermont-Ferrand. L'année suivante, elle participe à des recherches scientifiques sur la thématique des Justes et sauveteurs d'Auvergne dans le cadre d'un service civique soutenu par le Centre Culturel Jules Isaac. Ces premières recherches sont clôturées lors d'un stage à la Maison des Sciences Humaines de Clermont-Ferrand lors duquel elle participe à la conception d'un site internet : [Les justes d'Auvergne \(uca.fr\)](http://uca.fr)

Jeanne Piffault présente les conclusions de ces deux années de recherche lors d'une Journée d'études le 5 juin 2019. Sa communication fait partie des articles rédigés dans les actes du colloque publiés en 2019 aux éditions Atlande intitulé *Résister à la Shoah, Aidants, sauveteurs et Justes*.

Lors du colloque annuel de la Fondation Claude Levy le 8 mars 2022, elle a présenté le résultat de ses recherches. Dans le cadre de son master, Jeanne Piffault a recueilli des témoignages d'enfants juifs cachés, originaires de la région Grand Est. La Fondation Claude Levy soutient cette initiative.

SOMMAIRE

Collectrice et rédactrice	1
SOMMAIRE	2
<i>Origine du projet</i>	3
<i>Qu'est-ce qu'un Juste ?</i>	3
<i>Quelle est la différence entre un sauveteur et un aidant ?</i>	3
Composition et utilisation de cet outil pédagogique	5
<i>Qu'est-ce qu'un témoignage dans le cadre d'une recherche en histoire sociale ?</i>	5
<i>Présentation du protocole d'écriture</i>	5
❖ Composition des chapitres de témoignages	5
❖ Composition de la rédaction	6
TEMOIGNAGE MICHEL GERSTENHABER	8
TEMOIGNAGE CLAUDE WOLFF	20
TEMOIGNAGE FREDDY RAPHAEL	27
TEMOIGNAGE DANIEL-DAVID LEUCHTER	36
TEMOIGNAGE NICOLE FRANK	47
TEMOIGNAGE CLAUDINE BOLLACK	55
Une historienne et ses sources	62

Conception et utilisation du livret

- Origine du projet
- Qu'est-ce qu'un Juste ?
- Quelle est la différence entre un sauveteur et un aidant?
- Qu'est-ce qu'un témoignage?
- Présentation du protocole d'écriture : composition des chapitres de témoignages et composition de la rédaction

Origine du projet

La Fondation Claude Levy souhaitait réunir des témoignages d'enfants juifs cachés dont les sauveteurs et autres aidants n'ont pas, à ce jour, étaient reconnus comme « Justes parmi les Nations ». Pour réaliser ce travail, un appel à témoins a été lancé en février 2022. Les quatre témoins, juifs originaires d'Alsace et de Lorraine, ont traversé ou ont été réfugiés en Auvergne. Les quatre entretiens réalisés sont transcrits dans ce livret mémoriel, à but essentiellement pédagogique à destination des élèves de collège et de lycée. Une nouvelle collecte en janvier 2023 a réuni deux témoignages supplémentaires. Le vécu d'une témoin ne concerne pas l'Auvergne, il présente le sauvetage en Touraine d'une famille juive strasbourgeoise.

Qu'est-ce qu'un Juste ?

Ce terme provient du titre « Juste parmi les Nations » décerné par l'Institut Yad Vashem. Un Juste est une personne qui a secouru au moins une personne juive pendant la Seconde Guerre mondiale. Pour prétendre à ce titre, il faut remplir plusieurs critères. D'abord, le « Juste » n'est pas une personne juive mais elle devait savoir que la personne secourue était juive. Ensuite, le « Juste » doit avoir aidé sans but pécuniaire, c'est-à-dire sans attendre d'argent en retour de son action. Enfin, le « Juste » devait avoir conscience des risques qu'il prenait en aidant une personne juive.

Pourquoi être reconnu comme Juste ?

Ce ne sont pas les personnes qui ont sauvé des Juifs pendant la guerre qui effectuent cette demande auprès de l'Institut Yad Vashem. En effet, ce sont les personnes sauvées qui demandent la reconnaissance de leurs actions pour exprimer aux sauveteurs leur gratitude. C'est une démarche mémorielle.

Le titre de Juste est une manière de remercier ces personnes pour leur humanité, car ils ont permis à de nombreux Juifs et à de nombreuses Juives de survivre à la Shoah.

Est-ce que plusieurs personnes d'une même famille peuvent être reconnues Justes ?

Oui, dans de nombreux cas, les Justes agissent en couple, en famille ou en réseau de voisins et d'amis. Ces personnes ont pu former ce que l'on appelle « des réseaux de sauvetage ». Ceux-ci sont constitués de plusieurs personnes qui œuvrent ensemble, consciemment, pour secourir ou apporter de l'aide à un enfant juif par exemple. Parfois le secours apporté concerne une seule personne juive. Dans d'autres cas, un couple de Justes secourt plusieurs personnes juives.

Des villages entiers peuvent être reconnus comme « Juste parmi les nations » lorsque tous les habitants ont contribué à sauver des personnes juives. C'est le cas par exemple du village du Chambon-sur-Lignon en Auvergne.

Quelle est la différence entre un sauveteur et un aidant ?

Un sauveteur est une personne qui a secouru une personne juive pendant la Seconde Guerre mondiale mais qui n'a pas reçu le titre de « Juste parmi les nations ». Il y a plusieurs raisons à cela :

- D'abord, toutes les personnes juives ayant vécu cette période, n'ont pas réalisé cette démarche mémorielle.
- Ou bien, les sauveteurs ne remplissent pas tous les critères pour obtenir le titre de Juste. Par exemple, des personnes ont pu secourir des Juifs, en demandant une compensation financière pour diverses raisons.
- Il est possible aussi que le sauveteur n'ait pas encore reçu le titre car ce sont des procédures longues.

L'Institut Yad Vashem, créé en 1953, vérifie les faits rapportés par les personnes sauvées, c'est un travail d'enquête.

Cette institution située à Jérusalem en Israël est un **mémorial**. Son rôle est de perpétuer la mémoire des personnes juives assassinées par le régime nazi durant la Shoah. Un musée a été construit pour transmettre cette histoire.

En France, le **Comité français pour Yad Vashem** est une branche de l'institut israélien, implanté à Paris. Le comité a pour mission de recueillir **les dossiers de demandes de reconnaissances** de sauveteurs comme Justes. Lorsqu'un témoignage est transmis, il est étudié au Comité de Paris puis transmis à l'Institut Yad vashem qui est le seul habilité à décerner le titre de Juste. Le titre est attribué en Israël, c'est la plus haute distinction civile décernée par l'Etat israélien. Il est remis lors d'une cérémonie. Les noms des Justes sont inscrits sur des murs, pays par pays, dans le Jardin des Justes sur le site occupé par l'Institut Yad Vashem. **Des bases de données informatiques** répertorient notamment les victimes de la Shoah et les personnes qui ont reçu la distinction de Juste. Ces bases de données, complétées par de nombreuses **archives**, permettent aux chercheurs de travailler sur cette période.

Par ces différentes actions, l'Institut Yad Vashem contribue à transmettre la mémoire de la Shoah et des victimes.

Les aidants sont des personnes qui apportent une aide, un soutien de manière spontanée, à un moment où le témoin et sa famille en avaient besoin. Contrairement au sauveteur, il ne secourt pas. Par exemple, un aidant peut faciliter le passage d'informations si une rafle est prévue, dans ce cas, une seconde personne peut cacher une famille juive le temps de la rafle pour leur éviter la déportation. Cette seconde personne est alors un sauveteur.

Dans ce livret, il est surtout question de sauveteurs et d'aidants mais certains ont été reconnus Justes, notamment Mme Jouve et ses parents dans le chapitre-témoignage de Michel Gerstenhaber.

Composition et utilisation de cet outil pédagogique

Qu'est-ce qu'un témoignage dans le cadre d'une recherche en histoire sociale ?

Un témoignage est le récit de vie qu'une personne raconte. Celui-ci peut avoir vécu lui-même les événements, c'est le cas dans ce livret. Cependant, un témoin peut aussi être quelqu'un qui raconte des événements qu'il n'a pas vécus ; il rapporte alors un récit d'une personne qui a vécu les faits.

Les témoins interviewés étaient tous très jeunes au moment des faits. Au début de la guerre en 1939, ils ont entre 2 et 6 ans. Certains souvenirs sont construits à partir de récits que des proches leur ont racontés des événements. La mémoire mélange ces souvenirs reconstruits à des souvenirs propres aux témoins, c'est-à-dire à des souvenirs qu'ils gardent en mémoire. Ces souvenirs propres leur viennent en flashes.

Plusieurs témoins ont écrit leurs histoires. Daniel-David Leuchter a publié une autobiographie pour ne pas oublier. Michel Gerstenhaber et Freddy Raphaël ont raconté leurs histoires à des publics plus larges que le cercle familial. Nicole Frank a rédigé un petit livret mémoriel et la mère de Claudine Bollack a écrit ses souvenirs de cette période.

À chaque entretien, ce qui faisait le lien entre les souvenirs des témoins c'étaient leurs émotions. Lorsque l'on étudie une période historique avec des témoins, l'historien-ne est nécessairement touché-e par ces émotions, c'est un moment de partage et de transmission directe. Le témoin transmet des événements, des anecdotes mais avant tout, des ressentis. C'est cette émotion qui permet de faire le lien entre la génération des témoins et la jeunesse d'aujourd'hui.

Présentation du protocole d'écriture

Pour commencer, chaque entretien a été enregistré puis retranscrit. Cette première étape permettait de faire ressortir les grands axes de l'histoire du témoin et d'organiser le récit de manière chronologique.

Une seconde étape de rédaction a permis de retracer l'histoire du témoin et de la structurer selon un protocole établi qui répond à des exigences de formes, de précisions mais aussi de méthodes de recherches empruntées à l'histoire et à la sociologie.

❖ Composition des chapitres de témoignages

Les chapitres sont classés selon la chronologie des entretiens. La date de ceux-ci figure sur la première page des témoignages. Au début de chaque chapitre, un résumé du témoignage sert de préambule, ainsi qu'un titre et le nom du témoin. Les pages suivantes sont celles du témoignage. Les protagonistes, c'est-à-dire le témoin et les membres de sa famille, sont présentés à la première page du récit.

Deux parties composent le chapitre. La première partie présente l'histoire des familles et le parcours du témoin pendant la guerre lorsqu'il était enfant. La seconde partie est consacrée aux profils des sauveteurs et des aidants.

Enfin, pour chaque récit, des annexes proposent :

- Un lexique, et le cas échéant des documents d'archives donnés par le témoin, qui apportent des informations complémentaires ou des précisions aux récits. Les chapitres de témoignages de Mesdames Frank et Bollack ne présentent pas de lexique puisque les rares termes à définir comme « casherout » ou « châtelaine » sont définis dans les témoignages précédents.
- Un schéma généalogique présentant les personnes très présentes dans le récit, il ne retrace pas l'entièreté de la généalogie familiale.
- Des références de livres autobiographiques ou de documentaires réalisés par les témoins et leurs familles.
- Une carte géographique légendée. Les villes de départ apparaissent en **rouge** ; les villes où ont habité les témoins sans se cacher sont en **vert** et les villes refuges, et celles où ont vécu les témoins sont pointées en **violet**.

Seules les villes principales du récit sont cartographiées, le chemin emprunté par les témoins n'est pas retracé. Ce choix s'explique par le manque d'informations sur le trajet précis effectué. Les témoins étaient enfants, ils n'ont pas souvenir des routes prises ou de l'entièreté du chemin.

Si tous les chapitres sont présentés selon le même protocole, il est important de noter des différences entre les récits, inhérentes à la densité du témoignage et aux aléas de la mémoire du témoin.

❖ Composition de la rédaction

Ce livret est conçu pour servir d'outil aux professeurs de collège et de lycée. C'est un complément pédagogique pour transmettre différemment les connaissances relatives au programme scolaire. Si des connaissances d'ouvrages sont apportées dans la rédaction, elles ne suffisent pas à instruire l'élève sur cette période. Les parties, rédigées en paragraphes, sont enrichies par des connaissances scientifiques issues d'ouvrages ou de sites présentés à la fin du livret dans la rubrique « Références et bibliographie ».

Il était évident de laisser les témoins conclure leurs récits, par une parole directement adressée à la jeunesse. C'est dans cette perspective que les « mots de conclusion » ont été recueillis. En fin d'interview, la question suivante était posée au témoin : « *Si vous aviez un message, un seul à transmettre à la jeunesse, que ce soit sur la Seconde Guerre mondiale ou sur la vie en général, quel serait ce message ?* »

Il était tout aussi naturel de laisser la parole aux témoins à plusieurs reprises dans la rédaction de leur témoignage. Aussi, des citations complètent la rédaction et des extraits des témoignages sont

présentés sur le site de la Fondation Claude Levy – enfant juif caché afin que les élèves puissent écouter le témoin raconter certaines anecdotes ou moments clés de leur récit.

Des éléments et outils supplémentaires figurent dans la rédaction :

- Dans la dernière partie du livret « l'historienne et ses sources », les informations importantes à retenir apparaissent en caractères gras.
- Une chronologie récapitulative des dates marquantes de la vie du témoin est proposée afin de donner des repères temporels aux élèves. Parfois, elle ne peut pas être établie car le témoin n'a pas souvenir des dates.

Cette chronologie permet de comparer les faits historiques d'une échelle nationale à une échelle individuelle.

De Metz à Saint-Just-Malmont

Michel Gerstenhaber

Michel Gerstenhaber est un enfant juif caché de 1942 à 1944 à Saint-Just-Malmont en Haute Loire. Il a été protégé avec sa grand-mère et ses deux frères. Ils ont vécu dans ce village où ils ont loué une maison à une vieille dame.

Mr Béal, instituteur et secrétaire au maire de la commune, a falsifié leurs papiers d'identité pour les protéger.
Des sauveteurs (inconnus) les prévenaient en cas de danger.

Date de l'entretien : 29 mars 2022

Présentation des protagonistes

- ❖ **Michel Gerstenhaber** : Né le 11 mars 1935, Michel est le témoin qui raconte l’histoire.
- ❖ **Henri Gerstenhaber** : Né le 22 novembre 1898, Henri est le père des trois garçons. Il s’est marié à Simonne en 1932.
- ❖ **Simonne Gerstenhaber** : Née Gompel en 1908, Simonne s’installe à Metz avec sa famille.
- ❖ **Simon** : né en 1933, il est le frère aîné de la fratrie.
- ❖ **Jacques** : né en 1937, il est le plus jeune des trois frères.
- ❖ **Sarah Gompel** : Née en 1878, elle est la mère de Simonne, c’est-à-dire qu’elle est la grand-mère maternelle de Michel et de ses frères.

Partie I - Raconter l’histoire de la famille et ses déplacements pendant la guerre

L’histoire de la famille paternelle et leur arrivée à Metz



La famille paternelle de Michel Gerstenhaber est originaire de la ville de Kolomea en Ukraine. Ces grands-parents émigrent en France à la fin du XIX^e siècle avec leurs enfants pour fuir *les pogroms*.

Le grand-père de Michel s’appelait Simon Gerstenhaber et sa grand-mère, Dinah Werthammer.

Henri, le père de Michel, naît à Cologne alors que sa famille traversait l’Allemagne pour venir s’installer à Metz. Henri avait un frère aîné Othon ; puis trois enfants naissent à Metz, Léo et aussi deux sœurs, Claire et Berthe.

La famille arrive en janvier 1901 à Metz. Une fois installés, les grands-parents de Michel ouvrent un commerce de meubles en 1903. Leurs enfants le reprennent en association jusqu’à la Seconde Guerre mondiale lorsque leurs parents décèdent.

Mariage des parents et vie à Metz jusqu'à la guerre

Henri épouse Simonne Gompel en 1932. De ce mariage naissent trois garçons. Simon qui est l'aîné, naît en 1933. Michel, l'auteur du témoignage, naît en 1935. Puis Jacques, le benjamin de la famille naît en 1937, deux ans avant le début de la guerre.

Henri possède un magasin de meubles et de vêtements militaires. Simonne élève ses trois garçons avec sa mère Sarah Gompel qui vit près de chez eux.

En décembre 1939, Michel et sa famille se réfugient à Contrexéville. En effet, la région Lorraine devient une zone de guerre. Les armées françaises se battent contre les armées allemandes : tout le monde pense que le conflit sera vite terminé, que les armées françaises seront victorieuses. Le gouvernement avait prévu l'évacuation de l'Alsace et de la Lorraine afin de protéger les civils. Ces derniers trouvent refuge dans plusieurs régions comme le Périgord, la Savoie.

Lorsque la France perd la guerre et que *l'armistice* de juin 1940 est signé entre le *gouvernement pétainiste* et l'Allemagne, de nombreuses familles évacuées comme celle de Michel reviennent en Alsace et en Lorraine pour retrouver leurs logements. La famille de Michel revient s'installer dans leur maison en mai 1940. Ce fut pour une courte durée.

Si le conflit armé entre les pays est terminé, l'Allemagne sort vainqueur. C'est le début de l'occupation de la zone nord de la France. L'Alsace est annexée et la Lorraine également. Les Juifs sont expulsés de ces deux territoires. Michel et sa famille partent sur les routes de France : c'est le début de la *débâcle*.

La Débâcle : fuite des Français loin des frontières franco-allemandes

La famille Gerstenhaber fait ses valises et part en voiture. Michel se souvient de la marque de la voiture, c'était une Matford. Ses parents souhaitent se rendre à St-Etienne qui est *en zone libre*. La grand-mère maternelle des enfants, Sarah Gompel les accompagne. Ils s'entassent tous les six dans la voiture, le toit chargé de matelas et de bagages.

Cette situation a été vécue par beaucoup de Français. Des milliers de voitures et autres véhicules se suivent sur les routes pour fuir. Les Allemands bombardent les routes. Lorsque des attaques surviennent, la famille Gerstenhaber se cache dans les fossés de bords de route. Ils attendent que les avions nazis, finissent de déverser leurs bombes avant de reprendre la route. Une fois arrivée à Contrexéville, la famille est dépouillée de plusieurs biens par les Allemands. Ils gardent leur voiture et ce qui leur reste d'affaires.

Plus loin sur la route, ils sont arrêtés cette fois par des soldats français en fuite. Afin d'aller plus vite dans sa propre fuite, un commandant de l'armée veut réquisitionner leur véhicule. Henri parlemente avec lui afin de garder leur voiture. Un compromis est finalement trouvé. Les parents de Michel doivent amener avec eux le militaire. La voiture ne peut accueillir que 6 personnes, alors Sarah, la grand-mère reste sur place. Elle est hébergée pendant un an par des fermiers ; elle est engagée comme fille de ferme.

Le reste de la famille Gerstenhaber reprend la route avec le militaire. Michel se souvient de plusieurs villes qu'ils ont traversé tel Vesoul ou Dôle. Ils arrivent finalement à leur destination : Saint-Étienne.

Saint-Étienne : un premier refuge

Les parents de Michel souhaitent se réfugier à Saint-Étienne car un ami d'Henri a pu préparer leur venue et leur installation dans cette petite ville du département de la Loire. Cet ami, Simon Marder avait épousé la sœur du mari de Claire Gertsenhaber, la sœur d'Henri. Simon était représentant pour Henri à Saint-Étienne. La famille Gerstenhaber vit aussi avec les Frenkel, une famille juive originaire de Metz. Cette famille avait un garçon Jean Mathieu. Michel a donc vécu avec lui et ses frères.

Pour se loger, Henri et Simonne prennent des meubles gardés au dépôt de leur ami. Henri commence à travailler comme comptable dans un comptoir sidérurgique. La grand-mère les rejoint en 1942. Michel vit plutôt normalement sa vie *stéphanoise*. Cependant, il n'oublie pas que durant cette période, il subissait de *l'antisémitisme* à l'école avec ses frères. Scolarisé au lycée de Saint-Étienne qui se situe en face de l'appartement, Michel se rend quotidiennement dans cet établissement pour étudier. Lui et sa famille n'ont jamais porté l'étoile jaune¹. Ce symbole, cousu sur les vêtements, indiquait qu'une personne était juive. Ce symbole était *discriminant*.

La famille demeure deux ans à Saint-Étienne. Le 11 novembre 1942, les Allemands pénètrent la zone libre. Toute la France est désormais occupée. Les parents de Michel décident de cacher leurs enfants, estimant qu'ils n'étaient plus en sécurité dans leur appartement et que la vie citadine était devenue trop dangereuse pour eux. Dès 1942, *les rafles* se multiplient. De nombreuses familles sont déportées dans les camps.

Les parents cachent leurs enfants avec leur grand-mère Sarah dans un village de Haute-Loire, c'est le début de leur vie à Saint-Just-Malmont.

La vie à Saint-Just-Malmont

Les parents louent une petite maison dans ce village, à une vieille dame, Mme Chabanol. Henri et Simonne, les parents, restent à Saint-Etienne afin de travailler pour subvenir aux besoins de leur famille. Ils rendent visite à leurs enfants tous les dimanches. Michel reste ainsi caché avec ses deux frères et sa grand-mère, pendant trois ans, jusqu'à la Libération.

Saint-Just-Malmont est un village de Haute-Loire situé en Auvergne à 15km de Saint Etienne. Michel est caché dans ce village avec ses deux frères et sa grand-mère. A leur arrivée, ils sont accueillis par le secrétaire de mairie Monsieur Béal qui est également l'instituteur de l'école communale. Monsieur Béal falsifie l'Etat civil des garçons ; leur nom de famille devient Haber. Par ce biais, l'identité juive de la famille est camouflée. En cas de rafle ou d'arrestation, leur nom n'éveille pas les soupçons, il perd sa consonance juive. Michel se souvient clairement de ce changement de nom de famille ; il lui fallait être très attentif lorsqu'un adulte lui demandait son nom pour ne pas se tromper et donc pour ne pas se trahir.

Les enfants Gerstenhaber ont mené une vie très rustique qui les changeait de leur vie citadine. Ils étaient lavés dans une lessiveuse, une bassine où l'on lavait le linge. Il n'y avait pas de chauffage ni de WC, ce qui a étonné Michel au début, habitué au confort. Une cabane au fond du jardin faisait office

¹ Les Juifs de zone libre, la zone sud, n'ont jamais eu à porter l'étoile jaune. Les juifs de la zone occupée le devaient selon l'ordonnance promulguée le 29 mai 1942. Le régime de Vichy impose aux juifs de la zone sud une mention « juif » sur leurs papiers d'identité.

de toilettes. Michel raconte son bonheur avec ses frères d'être lavé dans la lessiveuse, et la concurrence entre lui et ses frères pour savoir qui aurait le droit de prendre son bain le premier. Il se souvient aussi des sabots qu'il portait pour aller à l'école.

De la part des villageois, les Saintjustaires, Michel évoque une bienveillance générale. Il a vécu normalement, sans se sentir différent des autres enfants du village. Pour lui, c'était une période d'insouciance.

La maison où il était caché était la dernière du village. Il habitait au premier étage. Toute petite, cette maison présentait l'avantage d'être à la lisière des bois et des près ce qui leur fut salutaire à plusieurs reprises. En effet, lorsque des arrestations et des rafles avaient lieu dans la région, les enfants et la grand-mère étaient prévenus, probablement par Monsieur Béal ou d'autres personnes de confiance. Ils couraient alors se cacher dans les bois pour ne pas être repérés par les Allemands. En hiver, Sarah mettait des bouillottes dans la cuisinière avant de les glisser entre les draps pour que les garçons dorment au chaud. Michel n'a jamais oublié ces hivers froids et les engelures qu'il attrapait. Leur domicile était composé d'une cuisine avec une cuisinière à bois pour préparer les repas, d'une petite pièce qui servait de chambre à Sarah et d'une chambre pour les garçons.

Pendant les vacances d'été, Michel et ses frères partaient en colonies de vacances dans le village du Chambon-sur-Lignon. Là-bas, une pension était tenue par Mme Eva Jouve. Cette pension mixte accueillait d'autres enfants juifs, pendant les vacances et même pour des durées plus longues. Ces enfants dormaient tous dans la même pièce, Michel ne se souvient pas du nombre exact mais évoque une dizaine d'enfants juifs. Les garçons ont été dans la pension de Mme Jouve deux étés de suite.

De retour à Saint-Just-Malmont, les enfants retournaient à l'école. Michel et Simon apprenaient le piano au couvent des sœurs. Michel pense que ces femmes recluses du monde connaissaient la réalité de son identité. Il allait aussi aider la famille Faure qui possédait des métiers à tisser, à rembobiner le fil sur la machine. Les enfants Gerstenhaber étaient amis avec les autres enfants du village. Michel se remémore les jeux d'enfants, les courses avec ses frères. Il raconte avec détail la cabane dans le cerisier du jardin où il s'amuse à monter pour échapper au petit frère qui ne pouvait pas grimper avec les grands. Michel se souvient également avec amusement des premières cigarettes fumées en cachette dans les fossés de campagne, accompagné de son grand frère Simon.

« On était comme les autres enfants du village. La guerre c'était quelque chose qui nous échappait, on était caché... tout bascule en février 44. »

Dénonciation des parents et arrestation d'Henri Gerstenhaber

Les parents de Michel continuent leur vie sans se cacher à Saint-Étienne. Michel ne sait pas si ses parents avaient changé de noms par précaution, s'ils avaient de faux papiers avec des noms à consonance française et non juive, comme leur nom de famille Gerstenhaber.

Malheureusement, les événements changent le cours de leur vie en février 1944. Son père est dénoncé par la femme d'un employé qui travaillait au même comptoir sidérurgique qu'Henri. Il est arrêté sur son lieu de travail avec deux autres Juifs. Simonne était malade, elle restait alitée chez elle. Les Allemands viennent pour l'arrêter. En arrivant, ils se trompent d'entrée et montent au quatrième au domicile de Madame Rolande Gaboriaud, une employée des postes. Cette femme était résistante. Elle

prévient Simonne en tapant le mur mitoyen de la chambre. Puis elle la fait passer chez elle par le balcon, elle la cache. Lorsque les Allemands trouvent l'appartement des Gerstenhaber vide, ils retournent chez Mme Gaboriaud pour fouiller son domicile. Ils passent plusieurs fois devant la cachette de Simonne, sans la trouver.

Mme Gaboriaud aide Simonne à se cacher chez un couple d'amis des Gerstenhaber, les époux Exbrayat. Ceux-ci cachent Simonne quelques jours avant de lui trouver un moyen de transport pour rejoindre le reste de la famille à Saint-Just-Malmont. Arrivée là-bas en ambulance, Simonne annonce à ses enfants que leur père a été arrêté.

« C'est une Française qui a dénoncé mon père, c'est une autre Française qui a sauvé ma mère. Voilà la France de l'époque ».

Après la mort de Simonne en 1981, Michel a entrepris des recherches pour en savoir plus sur la mort en déportation de son père. Henri a été incarcéré au Fort Montluc à Lyon, ville où il reste en détention jusqu'en avril 1944. Il est ensuite transféré à Drancy. Henri a écrit des lettres à sa femme pour la prévenir de ses déplacements et lui donner des nouvelles. Il est déporté dans le convoi 73 en direction de la Lituanie le 15 mai 1944. C'est aussi le convoi dans lequel le père et le frère de Simone Veil² ont été déportés. En Lituanie à Kaunas au Fort IX. Ce camp recevait des Juifs pour les utiliser comme main-d'œuvre. Michel ne sait cependant pas comment est mort son père ni où il est décédé. En effet, le convoi 73 a été fractionné en deux, les archives n'ont pas permis à la famille de retrouver la trace d'Henri.

CHRONOLOGIE

Janvier 1901 : Arrivée à Metz des grands-parents paternels avec leurs enfants.

1932 : Mariage d'Henri Gerstenhaber et de Simonne Gempol

Décembre 1939 : la famille se réfugie à Contrexéville. Arrivée à St-Etienne

1942 : Arrivée à St-Just-Malmont

Début 1944 : Arrestation d'Henri

Avril 1944 : Déportation d'Henri

Fin de la guerre et après guerre

Après l'annonce de l'arrestation de son père, Michel ne se souvient pas de ce qui s'est passé. La perte de son père est un choc trop important, il vit dans une totale léthargie. Les premiers souvenirs reviennent après la rentrée scolaire de 1945 lorsqu'il rentre au lycée de Metz après leur retour. Il ne se souvient pas de leur retour : *« je n'ai plus du tout d'images, après l'arrestation de mon père. Jusqu'à ce que je me retrouve à Metz au lycée Faber(...) je ne me souviens pas comment nous sommes rentrés (...) mes synapses ont fermés toute cette période là ».*

Simonne allait souvent à Paris avec le plus jeune des frères pour chercher Henri au retour des déportés. Il n'est jamais revenu des camps de la mort. Les cousins de Michel ont tous été déportés.

² Simone Veil est une femme politique française qui a beaucoup œuvré pour les droits des femmes. Née en 1927, elle est déportée à Auschwitz. Survivante des camps de la mort, toute sa famille n'en revient pas.

Seul un de ses cousins, déporté à Auschwitz, revient des camps. Il s'installe avec Sarah, Simonne et ses enfants à Metz. Son cousin n'a jamais parlé des camps.

Quant aux membres de la famille de Simon Marder, ami juif d'Henri à Saint-Étienne, aucun n'a été déporté. Ils ont vécu à Saint-Etienne presque toute la durée de la guerre sans être inquiétés. Tous les membres de cette famille ont survécu.

Lorsque leur mère décède en 1981, Michel et ses frères retrouvent les lettres qu'Henri envoyait de Drancy. À partir de ce moment, les frères Gerstenhaber se sont lancés dans des recherches mémorielles. Michel a cherché à faire reconnaître « Justes parmi les Nations » les personnes qui ont permis à sa famille de survivre à la guerre. Dans les archives conservées par sa mère après la guerre, Michel a trouvé un brassard qu'Henri avait utilisé. Ce brassard était porté par les personnes chargées du repliement des Mosellans³. Il en existe environ 1000 brassards. Henri a donc participé à cette opération. Michel ignorait que son père avait participé à cette action, il ne l'a découvert qu'une fois adulte.

À la fin des années 1980, Michel retourne à Saint-Just-Malmont un peu par hasard. En entrant dans le bar du village pour demander si quelqu'un connaissait Monsieur Béal, un homme l'interpelle pour lui demander pourquoi il le cherche. Michel lui dit qu'il a vécu ici pendant la guerre et l'homme lui demande s'il est « Loulou » le surnom de son frère Simon. Après ces retrouvailles, Michel et ses frères rendent visite plusieurs fois au couple Béal dans le village.

« Vous savez les traumatismes, ça reste. On ne s'en débarrasse jamais. Ils restent, c'est comme ça. »

Partie II - Le portrait des sauveteurs

Les sauveteurs non reconnus « Justes parmi les nations »

- Le couple Exbrayat
- Le couple Béal
- Mme Gaboriaud

Le couple Exbrayat

Le couple habitait rue de Lyon à Saint-Étienne. Monsieur Exbrayat était cordonnier. Ils s'étaient liés d'amitié avec Simonne et Henri Gerstenhaber. Comme le couple avait de la famille à la campagne, il fournissait régulièrement les enfants et la grand-mère d'œufs et de beurre à Saint-Etienne. Lors de l'arrestation d'Henri, le couple Exbrayat

cache Simonne pour lui permettre de fuir. Ce sont eux qui arrangent son transport en ambulance pour rejoindre ses garçons en Haute-Loire.

Le couple Béal

Monsieur Béal était secrétaire de la mairie de Saint-Just-Malmont. Il vivait avec son épouse, selon les souvenirs de Michel. Le couple dirigeait l'école communale comme directeur et instituteur. Ils voyaient quotidiennement les enfants Gerstenhaber. Au-delà des faux papiers fournis, ils leur ont permis de vivre en sécurité et sans distinction des autres enfants du village. Le couple veillait également à prévenir la famille Gerstenhaber de se cacher dans les bois lorsque la milice venait au village.

³Voir les annexes.

Devenu adulte, Michel retrouve Madame Béal. Elle se souvenait parfaitement des trois frères. Le couple avait même conservé des photos d'eux, prises lors de leur séjour à Saint-Just-Malmont.

Madame Gaboriaud

Michel a longtemps cherché avec Simon et Jacques, Rolande Gaboriaud de Saint-Étienne qui avait sauvé la vie de leur mère. Ils se souvenaient de son nom. Malheureusement, ils ne purent jamais la retrouver mais dans leurs recherches ils apprirent qu'elle avait fait partie de la résistance locale sans en apprendre davantage. En 2022, grâce à un généalogiste il a pu rencontrer deux de ses descendantes.

Les sauveteurs reconnus « Justes parmi les nations »

- Mme Jouve avec sa mère et son père.

La famille Jouve

Eva Jouve est la fille de Lévy Jouve et de Madame Jouve, agriculteurs au Chambon-sur-Lignon. Ses parents ont aidé à sauver des enfants juifs. Ils ont notamment hébergé Léon Minkowski de 1943 jusqu'en août 1944.

Eva Jouve dirigeait la pension des Airelles. Elle accueillit tout au long de la guerre des enfants juifs dans son établissement. Certains venaient en vacances comme Michel Gerstenhaber et ses frères, d'autres vivaient cachés dans le pensionnat.

Elle reçut le titre de Juste parmi les Nations en décembre 1988. Ses parents reçurent ce même titre en avril 1989.

Les mots de conclusion de Michel Gerstenhaber :

« Ce qui s'est passé au XXe siècle peut se reproduire car nos libertés ne sont jamais acquises que si on se bat pour les conserver. Il appartient aux jeunes générations de lutter contre racisme et antisémitisme qui sont les deux grands fléaux de nos sociétés et de continuer à entretenir la mémoire de la Shoah parce que : « la vie est perdue contre la mort, mais la mémoire gagne dans son combat contre le néant... » (cette phrase est de) Tzvetan Todorov ».

Liens des films de Michel Gerstenhaber : aide pédagogique

[\(265\) LE CONVOI 73 15 mai 1944 - YouTube](#) : Le convoi 73 film sur youtube de Michel Gerstenhaber.

Il a également réalisé « Un monde disparu » sur sa famille en Ukraine et il a rédigé un petit livret personnel en 2013 sur sa vie d'enfant caché qu'il conserve pour sa famille.

Le lexique

Pogroms : Ce sont des attaques, des actes de violence envers les Juifs. Ils étaient massacrés et tués parce qu'ils étaient Juifs. Ces actes se sont beaucoup produits en Europe de l'Est ce qui explique la venue de familles juives en France pour se réfugier dès le début du Xxe siècle.

Nom de jeune fille : C'est une expression qui désigne le nom de naissance que porte une femme, il lui est donné par son père. Lorsqu'elle se marie, elle laisse son nom de naissance pour prendre celui de son époux. Le nom de naissance devient son nom de jeune fille. Pour Simonne née Gompel, mariée Gerstenhaber, son nom de jeune fille est Gompel.

Armistice : Un armistice est un accord passé entre les autorités gouvernantes de pays qui se font la guerre. Cet accord est « un cessez-le-feu » qui permet de stopper les combats temporairement mais cela ne signifie pas que la guerre est réellement finie. A la différence d'un traité de paix, la fin de la guerre n'est pas déclarée. Un armistice peut précéder une capitulation, c'est-à-dire l'abandon des combats d'un pays qui accepte sa défaite.

L'armistice du 22 juin 1940 est signé entre un représentant du gouvernement du Maréchal Pétain et un représentant du gouvernement du IIIe Reich d'Hitler. Débute ensuite l'Occupation allemande.

La débâcle : Lorsque les armées allemandes attaquent la France en mai 1940, les armées françaises sont prises par surprise ce qui provoque une grande panique à l'échelle de la population française. Les territoires où progresse l'armée allemande sont désertés de leurs habitants qui fuient sur les routes. Certains reviennent s'installer après l'armistice de 1940, d'autres quittent leurs régions pour se réfugier dans le sud de la France et le centre, le plus loin possible des armées d'Hitler à ce moment-là.

Zone libre : Après l'armistice de juin 1940, une partie de la France est occupée par l'armée allemande, une autre non. La zone occupée est sous autorité allemande. Le gouvernement français se réfugie à Vichy. La France est coupée en deux. En novembre 1942, les Allemands envahissent la zone libre et occupent toute la France.

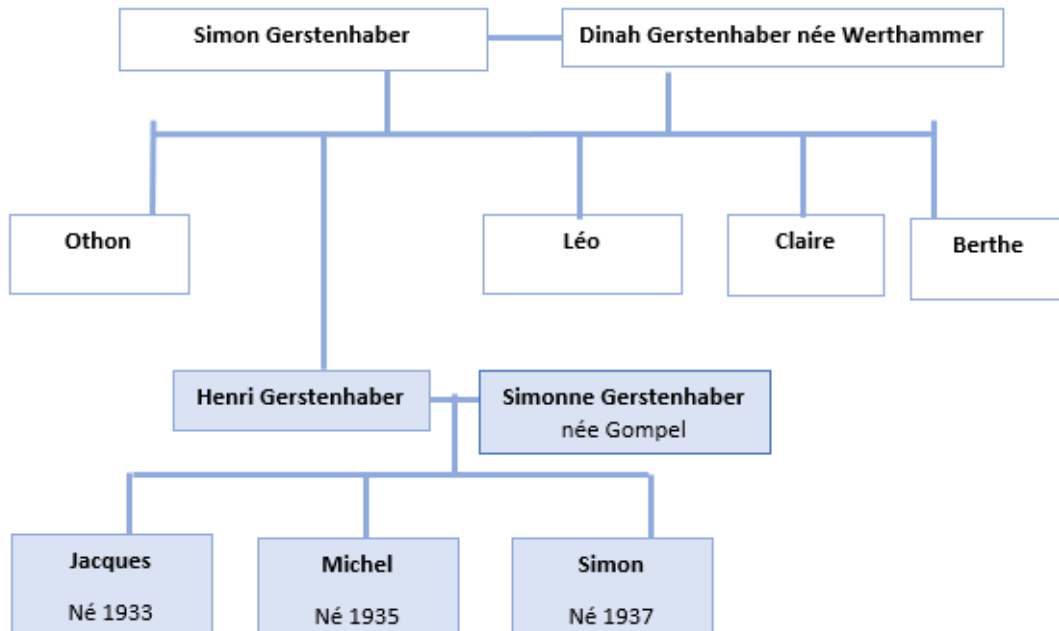
Stéphanoise : les habitants de la ville de Saint-Étienne sont appelés les Stéphanois. Michel vit donc une vie stéphanoise.

Antisémitisme : Ce terme désigne la discrimination exprimée contre les Juifs. L'antisémitisme se manifeste par des paroles hostiles, des actions violentes à l'égard des populations juives.

Discriminant : C'est un adjectif qui désigne une discrimination. Une discrimination c'est établir une séparation, une différenciation entre deux personnes mais de manière très péjorative.

Les rafles : Ce sont les arrestations en masse de personnes avant de les déporter.

Une léthargie : C'est une expression pour désigner une grande torpeur, un état d'engourdissement profond. Cela arrive après des traumatismes physiques ou émotionnels, la personne victime de ce choc est présente sans vraiment l'être.



Les cadres bleus distinguent les personnes souvent mentionnées dans le récit

Le brassard mosellan pour les personnes chargées du repliement :



La famille Gerstenhaber après la guerre

Michel, à côté de Simonne et de son frère Jacques.



Le plus jeune des trois frères : Jacques.

Simon à côté de leur mère Simonne.

Parcours de Michel Gerstenhaber



LEGENDE

Metz : ville de départ.

Saint-Etienne : ville habitée.

Saint-Just-Malmont : ville refuge.

Chambon-sur-Lignon : ville refuge pour les vacances.



De Brumath à Eybouleuf

Claude Wolff

Claude Wolff est un enfant caché originaire de Brumath. Réfugié à Vichy, il fuit avec sa mère et sa grand-mère à Puy-Guillaume en Auvergne avant de se réfugier à partir de 1942 à Eybouleuf où il vit jusqu'à la fin de la guerre. Son oncle maternel Alfred, engagé dans la résistance, leur permet d'échapper à la déportation.

Date de l'entretien : 9 avril 2022

Présentation des protagonistes

- ❖ **Claude Wolff** : né le 22 août 1935, il raconte son histoire. Au début de la guerre il avait quatre ans.
- ❖ **Benjamin Wolff** : Né en 1895, Benjamin est le père de Claude. Il se bat au front en 1940 et il est fait prisonnier en Allemagne. La Croix rouge le secourt en 43 ce qui lui permet de rejoindre sa famille à Eybouleuf indemne.
- ❖ **Alice Wolff** : Née le 23 avril 1902, Alice est la mère de Claude. Elle est très proche de ses deux frères. Proche de sa mère Sarah, elle élève Claude et l'instruit comme elle peut.
- ❖ **Sarah Lévy** : Née en 1872, Sarah est la mère d'Alice et des oncles de Claude. Elle élève son petit-fils avec sa fille et vit avec eux.

Partie I - Fuir en Auvergne puis en Limousin

Une famille juive ashkénaze

Claude Wolff est né en 1935. Enfant unique, Claude vit avec ses parents dans une petite maison à Brumath située à 20 km au nord de Strasbourg. Sa grand-mère maternelle, Sarah Lévy, vit également avec eux.

La famille maternelle de Claude est originaire de Bâle et d'Alkirch dans le Haut-Rhin. Lors de sa naissance, la famille de Claude vit dans cette région depuis plusieurs générations. Quant à sa famille paternelle, elle est originaire de Momemheim et de Manswiller. Ce sont des juifs alsaciens de *rite ashkénaze*.

Alice, la mère de Claude a deux frères dont elle est proche. Si l'aîné est fait prisonnier en Allemagne, le deuxième frère, Alfred Lévy entre en résistance au début du conflit.

Le départ d'Alsace

Au début de l'année 1940, Claude se souvient du départ de son père. Benjamin Wolff, âgé de 45 ans est appelé sur le front pour être soldat. Durant un combat, il est fait prisonnier de guerre en Allemagne. Lorsque les Allemands occupent l'Alsace après l'armistice de juin 1940, Alice n'a d'autre choix que de partir. Ils sont expulsés de la région. Claude se retrouve sur les routes avec sa mère et sa grand-mère Sarah. Ils n'ont pas pu prendre beaucoup d'effets personnels, ils ont seulement droit à une valise par personne. La famille Wolff est transportée en camion par la Wehrmacht jusqu'à la ligne de démarcation à Lons-Le-Saunier. Dans cette petite ville, ils sont pris en charge par la Croix-rouge. Grâce à cette organisation, ils partent se réfugier dans un premier temps à Lyon. Claude raconte son

hébergement dans ce local qui servait de dortoir et de refuge à de nombreuses familles. Il suppose être resté une quinzaine de jours à cet endroit avant que son oncle Alfred vienne les chercher. Ensemble, ils partent pour Vichy où Alfred les accueille dans son logement.

La vie à Vichy

Claude habite chez son oncle Alfred, 42 rue Fleury. L'école était à proximité. Il ne pense pas avoir dû porter *l'étoile jaune*⁴ : « et puis je suis d'un naturel assez désobéissant. Ça peut expliquer. » Cette période de son histoire est difficile à se remémorer pour Claude. En effet, puisqu'il était âgé de six ans à l'époque des faits, beaucoup de détails lui échappent aujourd'hui. Pourtant, il se souvient clairement de l'école à Vichy avec son professeur ainsi que de tous les devoirs qu'il devait faire.

Claude vit ainsi jusqu'en 1942 chez son oncle.

Fuite à Puy-Guillaume

Même si Vichy est en zone libre, la vie citadine devient de plus en plus dangereuse. L'oncle Alfred étant très impliqué dans la résistance, il craint pour la sécurité de sa mère, de sa sœur Alice et de son neveu. Après la disparition de la zone libre en novembre 1942, Alfred trouve un refuge pour les deux femmes et Claude en Auvergne à Puy-Guillaume. Il pense que la vie rurale est moins dangereuse pour eux que la vie citadine. Claude décrit cette ville comme étant petite et industrielle car elle possédait une *aciérie*. Son oncle ne vient pas se cacher avec eux mais il leur transmet régulièrement de l'argent afin qu'ils ne manquent de rien.

Claude ne pense pas avoir été menacé de déportation. Si cela avait été le cas, il pense qu'il en aurait gardé des souvenirs. Leur identité juive n'était d'ailleurs probablement pas connue des habitants de Puy-Guillaume ; Claude pense que son oncle Alfred avait fourni des faux papiers mais il n'en a pas le souvenir exact.

Si la vie à Puy-Guillaume se déroule tranquillement, les événements liés à l'Occupation poussent à nouveau la petite famille à quitter Puy-Guillaume pour rejoindre un nouveau refuge.

Eybouleuf, l'hôtel-refuge

Claude n'a pas mémoire de la date mais leur changement de refuge pourrait correspondre à une période d'intensification des rafles en Auvergne. L'oncle Alfred leur trouve à nouveau un logement, grâce à ses contacts. Ce refuge se situe en Haute Vienne à Eybouleuf. C'est un petit village dans le Limousin. Toujours accompagné de sa grand-mère et de sa mère, Claude est logé dans un hôtel-restaurant, qui est en réalité un *centre de résistance locale*. Il ne se souvient pas d'avoir été victime d'actes antisémites ou de discriminations car dans ces campagnes, les habitants « *n'avaient aucune idée que ce qu'était un juif* ». Quelques résistants qui connaissaient l'oncle Alfred devaient être cependant au courant.

⁴ Le port de l'étoile jaune n'était pas appliqué en province dans la zone libre.

Claude ne se rappelle plus s'il a été à l'école communale mais il se souvient avec amusement des devoirs de français et des calculs que lui faisait faire Alice. En effet, si le garçon préfère les activités extérieures et jouer, sa mère s'applique fermement à lui faire étudier le programme scolaire.

Entouré de résistants, Claude joue à la résistance. Sans conscience des dangers qu'il court, il aide les *maquisards* en relevant les numéros de plaques des camions allemands qui roulent au-dessus du village. Pour lui, il s'agissait d'un jeu et il prenait plaisir à compter les camions allemands qui empruntaient les routes de Haute Vienne à proximité d'Eybouleuf : « *je n'avais pas conscience du danger, ça m'amusait assez d'aller compter les camions.* »

Sa mère et sa grand-mère ne se mêlent pas des missions de résistance. Sa grand-mère Sarah est trop âgée et Alice se préoccupe essentiellement de son fils : « ma maman avait un seul souci : moi ! J'étais très turbulent. »

Il rapporte un souvenir qui s'est déroulé à la Libération, lorsque les troupes allemandes fuient les campagnes françaises. La résistance locale organise à l'hôtel-restaurant une cérémonie pour valoriser les actions de plusieurs personnes qui n'ont pas collaboré pendant l'Occupation. Claude est alors décoré de la croix de guerre. C'était une croix de guerre arrachée au costume d'un *milicien*. Il n'a pas gardé cette décoration, sa mère Alice l'a prise et il ne l'a jamais retrouvé : « *c'était une cérémonie bidon* ».

En 1943, la Croix-Rouge sauve Benjamin Wolff. L'organisation lui permet de retrouver sa femme et son fils. Benjamin réussit à les rejoindre un peu plus tard à Eybouleuf. Lors des combats, il avait franchi avec son unité la frontière suisse et il fut interné là-bas ; c'est-à-dire qu'il a travaillé de force dans une exploitation agricole pendant trois ans.

Le retour en Alsace

À la fin de la guerre, la famille Wolff décide de rentrer en Alsace. Ils retrouvent leur maison de Brumath quelque peu détériorée par la guerre mais peuvent à nouveau s'y installer.

Lorsque les déportés survivants rentrent des camps, Alice retrouve son frère aîné. Il avait été interné dans un camp autrichien. Alfred a également survécu à l'Occupation et n'a pas été déporté.

Claude découvre progressivement, comme la majorité de la population à l'époque, les atrocités commises dans les camps de concentrations et d'exterminations. Pour lui, il fait partie des gens « qui ont eu de la chance ».

Partie II - Les sauveteurs

Figure d'un résistant :

Alfred Lévy

L'oncle Alfred était employé au sein d'une entreprise mulhousienne qui possédait une boutique de mercerie à Vichy. Ces supérieurs hiérarchiques lui avaient proposé d'être représentant de commerce dans cette boutique au début de la guerre. Claude Wolff suppose que son oncle était

membre d'un groupe de résistance basé à Valetaille mais il ne peut l'attester avec certitude.

Ce qui est sûr cependant, c'est que la famille Wolff survie à cette période grâce à Alfred Lévy. Si les Juifs sont des victimes de la Seconde guerre mondiale, il est important de retenir qu'ils ont été acteurs de leurs survies. Juif et résistant, Alfred Lévy est le sauveteur de la famille Wolff.

L'organisation de la Croix-rouge française se constitue en mai 1864. Henry Dunant est un de ses fondateurs. Au début la Croix-Rouge française s'appelle « la Société de secours aux blessés militaires ». Son but est d'apporter en toute neutralité des soins et des soutiens aux hommes blessés pendant les guerres quel que soit leur camp. Deux autres associations rejoignent cette organisation. Leur fusion en août 1940 donne naissance à la Croix-Rouge française. Par la suite, elle assure aussi le bon traitement des prisonniers de guerre et des civils victimes des guerres.

*La Croix-rouge : une organisation
d'aide et de refuge*

Ses moyens d'action consistent à apporter des soins et de la nourriture. Elle a également pour missions d'aider l'approvisionnement des soldats au front, l'évacuation des civils blessés suite aux bombardements. L'organisation apporte même des soins dans les camps de concentration jusqu'en 1942. Elle a permis le rapatriement de milliers de déportés, toutes origines et convictions confondues. Encore très active aujourd'hui, la Croix-Rouge a apporté de l'aide et a permis de sauver de nombreuses personnes pendant la Seconde Guerre mondiale.

Les mots de conclusions de Claude Wolff :

« Il faut prendre la vie comme elle arrive, la prendre du bon côté. Je crois qu'il faut faire avec et essayer de tirer le meilleur parti possible des situations, c'est-à-dire échapper aux mauvaises et améliorer les meilleures. »

Le lexique

Rite ashkénaze : un rite est un ensemble de règles et symboles qui codifie une cérémonie religieuse. Le rite ashkénaze est le rite qui est pratiqué par les Juifs originaires d'Europe centrale et d'Europe occidentale.

Cérémonie religieuse : c'est un moment de célébration durant lequel se réunissent plusieurs personnes d'une même religion. Dans le christianisme, le baptême est une cérémonie religieuse par exemple. La circoncision dans le judaïsme et l'islam est une cérémonie religieuse.

Wehrmacht : c'est le nom de l'armée allemande sous le régime d'Hitler.

Étoile Jaune : C'est une étoile en tissu que les Juifs devaient porter sous le régime nazi dans les zones conquises par l'armée allemande. Cette marque était discriminatoire.

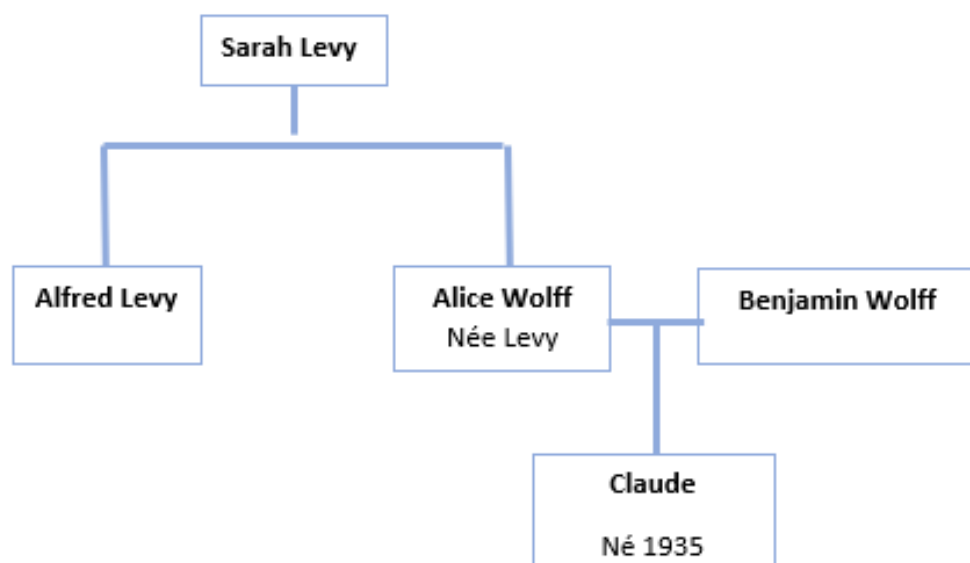
Discriminatoire : Une action est discriminatoire lorsqu'elle a pour but de distinguer un être humain d'un autre individu, à son détriment.

Acierie : c'est une usine qui produit de l'acier en grandes quantités.

Centre de résistance locale : c'est un lieu où un groupe de résistants s'organise à l'échelle d'une ville ou d'un espace géographique réduit.

Maquisards : Ce sont les résistants qui se cachaient dans des forêts ou régions peu peuplées pour mener leurs actions. Le maquis désigne un groupe de résistants qui opèrent de cette manière.

Milicien : Ce mot désigne une personne engagée dans la milice. La milice est une force de police qui complète les actions des armées allemandes et qui exécute les décisions du régime nazi.



Parcours de Claude Wolff



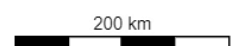
LEGENDE

Brumath : ville de départ.

Vichy : ville habitée.

Puy-Guillaume : ville refuge.

Eybouleuf : ville refuge.



De Phalsbourg à Lentilly

Freddy Raphaël

Freddy Raphaël est un enfant caché originaire de Phalsbourg.

Il se réfugie d'abord à La Voulte-sur-Rhône avec sa mère.

Lorsque la Croix-Rouge sauve son père, la famille se cache dans
une ferme près de Lentilly.

La famille survit à l'Occupation grâce à l'action de sauveteurs
inconnus et à la solidarité de plusieurs villageois.

Date de l'entretien : 2 mai 2022

Présentation des protagonistes

- ❖ **Freddy Raphaël** : Né le 27 juin 1936 à Colmar. Il est le témoin qui raconte son histoire.
- ❖ **Lucienne Raphaël** : C'est la mère de Freddy. Elle est née le 26 novembre 1909 à Turckheim. Elle décède le 3 décembre 1993 à Strasbourg.
- ❖ **Julien Raphaël** : c'est le père de Freddy. Il est né le 17 avril 1900 à Mittelbronn et il décède le 5 décembre 1977 à Strasbourg. Il a été soldat durant la guerre de 14-18, du côté allemand à Lingolsheim car l'Alsace était à cette époque allemande. La région redevient française lors du traité de Versailles en 1919.

*Ce chapitre ne nécessite pas d'une schéma généalogique en annexe.

Partie I - Histoire personnelle

Une famille juive alsacienne

La famille de Freddy est juive alsacienne. Ses ancêtres sont implantés depuis de nombreuses générations lorsqu'il naît en 1936. Il habite avec ses parents à Phalsbourg près de Saverne. Cette petite localité est frontalière entre le Bas-Rhin et la Moselle. Ses parents sont marchands de bestiaux.

Le début de l'occupation

Au début du conflit, Julien, le père de Freddy est engagé comme soldat français dans l'armée. S'il n'a pas de souvenirs de la guerre, Freddy se souvient de la brutale mise à distance des voisins avec sa famille. Par précaution, leurs voisins refusaient que leur fils aille jouer avec Freddy car il était juif. Ce rejet, Freddy continue de le vivre durant la guerre. Il raconte clairement les émotions que cet incident lui a procuré ; l'incompréhension laisse place à la sensation de ne rien valoir parce qu'il était juif. Malgré l'intégration de la famille dans le village et en Alsace depuis des générations, Freddy se sentait abandonné.

Les armées allemandes progressent et les Juifs sont expulsés d'Alsace. « À l'époque, il était dit que l'Alsace devait devenir « Judenrein », c'est-à-dire purifiée de toute présence juive. C'est un terme fort, violent et très révélateur de la pensée allemande durant cette période historique. » En effet, purifier un espace c'est agir pour nettoyer un lieu d'un élément qui est considéré comme mauvais pour l'ensemble, le collectif. « Judenrein » réduit les personnes juives à une saleté, une impureté, ce mot leur enlève leur dignité d'être humain.

L'expulsion d'Alsace et l'arrivée à Clermont-Ferrand

Suite à cette expulsion de leur maison, Freddy part avec sa mère, accompagnés d'un oncle, d'une tante et d'une cousine. Ensembles, ils s'entassent dans un taxi pour se rendre dans le centre de la France. Ils prennent ensuite un train qui a pour destination Clermont-Ferrand. Freddy n'a pas de souvenirs de la ville où ils ont pris le train, en revanche il se souvient du trajet houleux qu'il a vécu avant d'arriver à Clermont-Ferrand.

En effet, durant le trajet, leur train est bombardé par une escadrille italienne. Les voyageurs paniqués sortaient des wagons pour se coucher sous le train afin de se protéger des bombes. Freddy est séparé de sa mère et amené par des soldats qui étaient à bord du train afin de se cacher dans la cave d'une maison le long de la voie ferrée.

À la fin du bombardement, le train a pu reprendre son trajet et Freddy a retrouvé sa mère, Lucienne. Il se souvient très bien de la peur, de l'angoisse ressentie à ce moment-là : *« je ne savais pas si j'allais revoir ma mère. »*

Arrivé à Clermont-Ferrand, Freddy pense retrouver un semblant de normalité. Cependant une nouvelle mésaventure se déroule. Le peu d'affaires de Lucienne et de Freddy, contenues dans deux valises, ont été volées à la gare. D'abord chassés de leurs maisons, leurs derniers biens leurs sont pris. Attristé, le jeune garçon vit un nouveau traumatisme : *« Clermont-Ferrand représente la perte dans la perte. »*

« Je ne sais plus à quel moment se situent les faits⁵ ni dans quel ordre, mais après Clermont nous sommes partis soit à la Bourboule soit au Mont-Dore. »

Freddy se souvient par flashes de personnes enroulées dans des peignoirs de bains puis de couloirs qui mènent à des fontaines pour des *soins thermaux*.

Freddy est marqué par un fort sentiment d'insécurité. Pour l'enfant, tout est flou, les changements d'endroits et les mésaventures le chargent d'angoisse : *« les choses étaient bouleversées, je n'y comprenais strictement rien. »*

L'Ardèche, un premier refuge

Lucienne et Freddy s'établissent à la Voulte-sur-Rhône une petite ville située dans le département de l'Ardèche. Lucienne trouve un logement au-dessus d'un magasin de primeurs.

L'identité juive de Freddy n'est pas connue. Pour les autres, il est réfugié d'Alsace et c'est pour cela que le garçon peine à s'intégrer à l'école car il est vu comme un étranger. La rencontre avec les maîtres d'école notamment un instituteur lui permet malgré cela de bien vivre sa scolarité et son arrivée en Ardèche : *« j'avais un instituteur qui pour moi était tout ; un accueil, il m'a valorisé face aux autres enfants pour qui j'étais un petit réfugié. »*

Non loin du logement de Lucienne et de Freddy, une grande bâtisse appartient aux Compagnons de France. Cette organisation regroupe les jeunesses pétainistes mises en place par le gouvernement de

⁵ Le témoin me confie suite à l'entretien que les faits se sont déroulés en 1941.

Vichy en août 1940. Freddy devient la mascotte de la bande et lors des défilés, les Compagnons le portent sur leurs épaules.

« Je me sentais extrêmement valorisé. Et je me suis senti davantage valorisé lors de la fête des réfugiés. »

La fête des réfugiés est une cérémonie tenue en l'honneur des personnes évacuées des zones d'occupation. Il fallait deux enfants volontaires pour chanter lors de l'évènement. La petite fille participante gagnait un petit piano et le petit garçon, une trottinette. Très intéressé par le lot à gagner, Freddy chante l'hymne pétainiste, « Maréchal nous voilà ».

Lucienne et Freddy vivent à la Voulte-sur-Rhône jusqu'en 1943.

Julien Raphaël, prisonnier militaire

Le père de Freddy a été fait prisonnier dans les Vosges. Il fut enfermé en Haute Silésie à la frontière polonaise dans le camp Stalag VIII. Ce camp gardait prisonniers les soldats français et russes. Les conditions de travail étaient très dures. Freddy rapporte le sadisme des gardiens qui malmenaient les prisonniers pour se distraire. Parfois, ils les faisaient danser sur des tables avec des balais pour rire à leurs dépens. Ce sinistre manège ne se stoppait que lorsque les prisonniers s'évanouissaient d'épuisement.

« Dans les systèmes totalitaires il y a fort heureusement des failles. »

Malade d'une sciatique, Julien est rapatrié par la Croix Rouge en France. L'organisation retrouve Lucienne et permet à la famille de se réunir. Freddy se voit dans les bras d'un soldat qui est son père. En raison de son jeune âge et de la durée de la séparation, il ne le reconnaît pas tout de suite : *« je ne comprenais pas qui était ce soldat appelé « père ». »*

Suite à leurs retrouvailles, les parents de Freddy décident de quitter l'Ardèche pour se réfugier dans un hameau de la commune de Lentilly dans le Rhône.

Lentilly, le dernier refuge

Freddy emménage avec ses parents dans une grande ferme près de Lentilly. Ce complexe fermier comprenait un étang à l'entrée, et plusieurs bâtiments habitables. Les Raphaël rejoignaient une autre famille juive de Phalsbourg réfugiée là, le couple Scherer. Kurt Scherer et Yvonne Scherer se cachaient avec la mère d'Yvonne. Les fermiers louent à la famille Raphaël un appartement en échange de leur travail aux champs et d'aides multiples.

Lentilly est une commune près de Lyon, le hameau où Freddy habite est à deux kilomètres du village. Lucienne travaille à la ferme et Julien est le *cantonnier* du village de Lentilly. Le soir, il travaillait dans les jardins des *soyeux* de Lyon.

Freddy évoque une existence difficile ; manquant de moyens, ses parents n'avaient pas la possibilité d'acheter des vêtements chauds pour l'hiver. Freddy portait des *bas* de femmes en hiver avec des sabots.

Un jour de grand froid, Freddy accompagne son père dans les bois pour ramasser des branches. Ce bois pouvait alimenter la cheminée et réchauffer l'appartement qu'ils occupaient. Mais un *garde-chasse* du *châtelain* à qui appartenait le bois leur reprit les branches ramassées et les accusa de vol.

L'école fut encore une fois un lieu d'accueil et de valorisation pour Freddy. Le système scolaire lui permettait d'être « réhabilité en tant qu'individu ». Lorsqu'il apprend et fait des exercices en classe, il n'est ni juif, ni un réfugié ; il est un garçon comme les autres. Freddy étudie avec acharnement pour obtenir de bons résultats : « *c'était ma revanche sur ce que je vivais.* »

Les fermiers savaient qu'ils étaient juifs mais ils n'y croyaient pas vraiment. Dans leur imaginaire, une personne juive était nécessairement une personne riche. Freddy et ses parents ne correspondaient pas à ce schéma : « *on était des pseudos-juifs.* »

Entre insécurité et solidarité

Un jour, les gendarmes français viennent chercher Kurt qui vivait à l'entrée de la ferme. Le secrétaire de mairie avait prévenu Kurt peu de temps avant de la venue de ces gendarmes. Ils avaient pour ordre de l'arrêter. Kurt se cache dans les vignes pendant que sa femme Yvonne reçoit les gendarmes. Pour justifier l'absence de son époux, elle explique que Kurt est parti travailler. Après le départ des gendarmes, Kurt continue de se cacher. Tous les soirs, Julien lui apporte de la nourriture.

Les gendarmes reviennent une autre fois et menacent Yvonne de l'arrêter avec sa mère s'ils ne trouvent pas Kurt au domicile le lendemain. Kurt décide de se rendre, il est arrêté.

« *Il n'y avait pas que les policiers, les gendarmes et ceux qui travaillaient avec le régime et avec les Allemands.* »

Freddy se souvient de l'entraide qui existait au village. Le curé décide de le *baptiser* pour le protéger dans le cas où Julien et Lucienne seraient arrêtés. Freddy participe aux processions chrétiennes du village. Une fois, il est enfant de chœur lors d'un enterrement. Lorsque Julien voit ainsi son fils marcher sur la route, apparaissant comme un garçon catholique, agitant le goupillon, il part bouleversé : « *Mon père est rentré à la maison et a pleuré.* »

Freddy oscille entre des moments de légèreté et la réalité de l'Occupation qui le fait vite grandir. Ses parents lui apprennent à se débrouiller seul au quotidien pour qu'il sache se prendre en charge s'ils étaient arrêtés : « *Je me souviens de mon père qui me dit : « il faut que tu apprennes, ça se peut que demain on ne soit plus là. Il faut que tu saches faire les lacets de chaussures tout seul. »*

Freddy est marqué par cette peur de la séparation de ses parents, la possibilité qu'ils partent sans revenir.

Lucienne part une fois à Lyon avec son fils. Ils ne se rendaient que très rarement dans cette grande ville en raison des dangers que cela représentait pour eux ; des arrestations avaient régulièrement lieu.

Et pour cause, la journée où Freddy va à Lyon, une rafle est opérée. Des policiers bloquaient les rues du centre-ville. Freddy voit des Juifs jetés au milieu de la rue, sortis avec violence de leurs maisons. Alors que Lucienne veut traverser, un policier la dirige de l'autre côté de la rue, sans se douter qu'elle était juive. Pour ce policier, Lucienne n'avait pas « la tête d'une juive » alors elle devait quitter les lieux de la rafle. Comme le souligne Freddy, la vie d'un individu dépendait, à peu de choses, du hasard, de la méconnaissance et de l'ignorance de l'autre et de ce que signifiait être juif.

La Libération

Après la Libération, Freddy retourne avec ses parents à Lyon. Il se souvient de l'office du *Yom Kippour* à la synagogue du quai Tilsit. Une bagarre extrêmement violente éclate entre deux hommes. L'un accusait l'autre de l'avoir dénoncé comme juif pendant la guerre. Cet incident que rapporte Freddy Raphaël montre la complexité des événements.

« Ce n'est pas une histoire en blanc, noir. C'est une histoire où le hasard peut jouer beaucoup, vous rencontrez le mal mais aussi le bien. »

La famille de Freddy survit à la guerre. Kurt Scherer, arrêté par des gendarmes français puis déporté à Auschwitz n'est jamais revenu des camps.

« A l'heure actuelle, les réfugiés, l'Ukraine, les images reviennent plus fortes. Quand je vois des civils se faire tirer dessus sur la route, je me rappelle de la façon dont on a tiré sur ce train. Il y a un parallélisme des images qui est troublant et elles reviennent dans mes cauchemars. »

Partie II- Les sauveteurs et les aidants

La Croix-Rouge

Comme elle a été présentée précédemment dans le témoignage de Claude Wolff, la Croix-Rouge a aussi aidé la famille de Freddy Raphaël. Elle a permis à Julien Raphaël d'être évacué, soigné et de retrouver sa famille. C'est grâce à cette action de l'organisation que la famille Raphaël, au complet, peut se cacher à Lentilly.

Le secrétaire de mairie de Lentilly prévient Kurt Scherer de la venue des gendarmes pour l'arrêter. Cela lui sauve une première fois la vie.

Un aidant inconnu : le secrétaire de mairie

Les différents types de solidarité

Dans ce témoignage, plusieurs personnes ont agi de manière solidaire. Le curé du village baptise Freddy Raphaël dans le cas où ses parents seraient arrêtés, l'acte de baptême aurait permis de duper les autorités. Le garçon aurait été chrétien sur le papier, son identité juive aurait été niée pour qu'il ne soit pas emmené. Puisque ses parents n'ont pas été arrêtés, Freddy Raphaël n'a pas eu à utiliser cette excuse. De plus, participant aux cortèges catholiques, il apparaissait aux yeux des villageois comme un petit chrétien, ce qui évitait toutes questions ou soupçons.

Il est important de relever la solidarité qui se tisse aussi entre juifs. Lorsque Kurt Scherer est recherché, Julien Raphaël s'emploie à lui apporter régulièrement de la nourriture pour assurer sa subsistance.

Les mots de conclusion de Freddy Raphaël :

« Si l'on initie les jeunes, si on les transporte dans cette histoire ça n'a de sens que si c'est destiné à forger leur attitude vis-à-vis du monde qu'ils vont aborder. Cette histoire n'est pas un album à feuilleter ou à colorier. Mais elle n'a de sens que si ça les forge et les aide à construire la conscience de leur responsabilité. »

Le lexique

La Bourboule : C'est une ville thermale du Puy-de-Dôme.

Mont-Dore : C'est également une petite ville thermale du Puy-de-Dôme.

Soins thermaux : les soins curatifs sont des soins apportés à une personne pour guérir ou soulager ses problèmes de santé. Ces soins thermaux sont prodigués dans un centre thermal qui utilise une source d'eau naturelle, connue pour ses vertus thérapeutiques.

Cantonnier : c'est un ouvrier qui entretient les routes et le bord des chemins.

Soyeux : Ce mot désigne les Lyonnais qui sont propriétaires des usines à soie.

Bas : des collants.

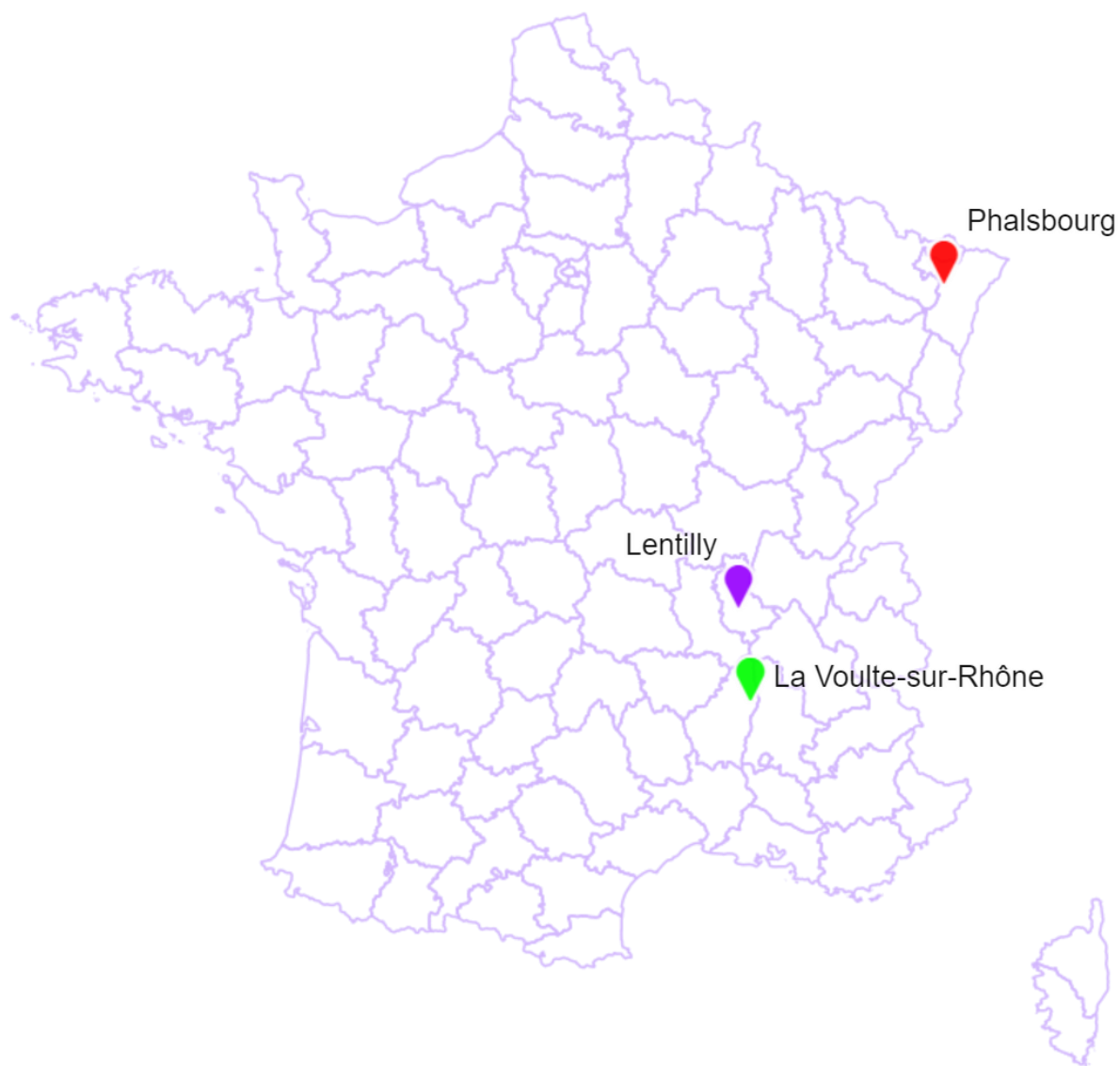
Garde-chasse : Une personne chargée de garder le domaine du châtelain. Il veille à ce que le gibier et le bois ne soient pas pris sans autorisation du châtelain.

Châtelain : C'est le propriétaire d'un château.

Baptiser : Les chrétiens sont baptisés, c'est-à-dire qu'ils reçoivent le baptême. Cette cérémonie permet à la personne baptisée de faire partie de la communauté des chrétiens. Il entre dans la religion chrétienne.

Yom Kippour : C'est une fête religieuse très importante dans le Judaïsme, appelée « Jour du Grand Pardon ».

Parcours de Freddy Raphaël

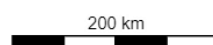


LEGENDE

Phalsbourg : ville de départ.

La Voulte-sur-Rhône : ville habitée.

Lentilly : ville refuge.



De Metz à Clermont-Ferrand

Daniel-David Leuchter

Daniel-David Leuchter est un enfant juif caché dans le Puy-de-dôme. Il a vécu à Clermont-Ferrand pendant deux ans avant d'être caché avec ses sœurs dans des hameaux de la commune d'Espinasse. Sa famille échappe à la déportation grâce à des voisines et amies. Des instituteurs, des voisines et des Juifs résistants permettent aux enfants d'échapper à la déportation.

Date de l'entretien : 28 mai 2022

Présentation des protagonistes

- ❖ **Daniel Leuchter** : né le 13 juillet 1935 à Metz, Daniel est le témoin qui raconte son histoire. Son prénom de naissance est David.
- ❖ **Ezéchiél Leuchter** : dit Henri Lebert lorsque la famille change d'identités. Juif polonais, il a quatre enfants avec Roumka, sa femme. Il s'engage dans l'armée française au début de la guerre et revient vivant après l'armistice de juin 1940. Il meurt de maladie au début de l'année 1943 à Clermont-Ferrand.
- ❖ **Roumka Leuchter** : dite Rose Lebert. Juive polonaise, elle perd la plupart des membres de sa famille dans les camps de la mort. Elle survit à la guerre avec ses quatre enfants et échappe de peu à la déportation.
- ❖ **Sarah** : dite Solange Lebert. Aînée de la fratrie, elle reste en ville avec sa mère pendant que ses sœurs et son frère sont cachés à la campagne.
- ❖ **Tsilla** : dite Cécile Lebert. Elle est cachée dans le même hameau que Daniel. Très débrouillarde, elle le surveille, l'aide dans ses devoirs et assiste avec lui à la Libération.
- ❖ **Hannah** : dite Annette Lebert. Elle est cachée dans un hameau différent de sa sœur et son petit frère près d'Espinasse. Elle les voit à l'école communale.

Partie I - L'histoire de la famille et la vie dans le Puy-de-Dôme

Une famille polonaise à Metz

Daniel Leuchter est né sous le nom de David Leuchter à Metz le 13 juillet 1935. Il a trois sœurs aînées : Sarah, née en 1928, Tsilla, née en 1931 et Hannah, née en 1932. Leurs parents, Roumka et Ezéchiél Leuchter viennent de Bochnia en Pologne. Réfugiés en Lorraine, ils arrivent dans les années 1920 avec une grande partie de leurs frères et sœurs qui ont fondé leurs propres familles.

Ils vivent dans une maison avec une petite cour. Leurs ressources financières sont modestes mais Daniel se souvient encore de la chaleur du foyer familial et des invités qui mangeaient avec eux notamment le soir de *Shabbat*. Il se souvient aussi de l'argent distribué aux pauvres pour accomplir les *mitsvots*. La famille de Daniel est très pieuse. Le grand-père, nommé affectueusement Opa, est un fervent religieux qui ne parle pas français, seulement le *yiddish* et le polonais.

Quitter la Lorraine pour fuir l'avancée allemande

En 1939, avant le début du conflit, Philippe Leuchter, un des frères d'Ezéchiël conseille au père de Daniel de fuir la Lorraine et de le rejoindre en Auvergne avec sa famille. Il était persuadé que les Allemands allaient attaquer la France et envahir la Lorraine. La famille de Daniel part donc sur les routes pour passer en zone libre et rejoindre la ville de Clermont-Ferrand.

Clermont-Ferrand, une nouvelle vie

La famille loge dans un premier temps chez l'oncle Philippe. Ezéchiël trouve par la suite un appartement vétuste, 50 rue Morel Ladeuil. Cet appartement est en réalité la moitié d'un appartement plus grand que la propriétaire avait fait séparer en deux. Les enfants peuvent descendre jouer au square en face de l'immeuble. Daniel se sent désœuvré et ressent l'anxiété de ses parents.

Les temps sont de plus en plus difficiles et Ezéchiël ne trouve pas de travail pour subvenir aux besoins de sa famille. Dans un premier temps, il achète de la viande kasher à Vichy afin de la revendre aux membres de la communauté juive de Clermont-Fd. En effet, il n'y a pas de production de *viande kasher* à Clermont-Fd. Cette activité permet donc aux membres pratiquants de respecter les prescriptions religieuses. Cependant, cela ne parvient pas à couvrir les frais quotidiens de la famille Leuchter. Le père de Daniel décide de s'engager dans l'armée française lorsque la guerre éclate. Au moment de l'armistice en juin 1940, il rentre sain et sauf à Clermont-Ferrand mais contracte peu de temps après des problèmes de santé qui l'obligent à être soigné à l'Hôtel-Dieu de la ville.

Les enfants, eux, sont scolarisés à l'école des Salins. Daniel se souvient de la cour d'école séparée, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. La ville de Vichy, où s'est replié le gouvernement du Maréchal Pétain, est proche de Clermont-Fd. Le Maréchal se rend régulièrement à Clermont-Fd pour défilé et rencontrer les personnalités politiques de la ville. Les écoles participent. En effet, les élèves se mettent en rang sur le trottoir au passage du cortège et chantent « Maréchal nous voilà... » en brandissant des drapeaux français. Les parents de Daniel refusent que leurs enfants chantent pour le Maréchal Pétain qui collabore avec le gouvernement d'Hitler. Les jours de défilés, ils retirent les enfants de l'école. Le directeur s'en aperçoit et les convoque. Roumka explique son refus et sa peur pour ses enfants. Le directeur explique que l'absence des quatre enfants se fait remarquer et que cela les met en danger. Il est au courant de leur identité et souhaite les protéger. Il propose une alternative : lors des défilés, les enfants se tiennent dans le dernier rang pour ne pas se faire remarquer et ils ne sont pas tenus de chanter, seulement d'être présents. Daniel pense que les instituteurs connaissaient leur identité juive mais qu'ils étaient communistes et résistants pour la plupart.

Ce prénom Daniel devient le sien à Clermont-Fd. La famille ne pouvait pas garder leurs prénoms à consonance juive ni leur nom de famille. Le père fait réaliser des faux-papiers. La famille Leuchter devient la famille Lebert. Ezéchiël devient Henri, Roumka la mère devient Rose⁶. La sœur aînée Sarah devient Solange, Tsilla devient Cécile. La sœur cadette Hannah devient Annette et enfin David devient Daniel. Les enfants sont tenus de ne jamais révéler leurs prénoms de naissance et si des questions étaient posées, ils devaient répondre qu'ils venaient de Lyon.

⁶ Pour assurer une cohérence de rédaction, les prénoms français seront utilisés dans la suite du récit, cependant les enfants et l'entourage de Roumka n'ont jamais utilisés le prénom Rose.

C'est ainsi que Daniel et ses sœurs vivent plus de deux ans à Clermont-Ferrand sous une fausse identité mais sans se cacher. Malheureusement en novembre 1942, la zone libre cesse d'exister et les Allemands envahissent la zone sud et arrivent à Clermont-Ferrand.

En janvier 1943, l'état de santé du père de Daniel se détériore. Il est ramené dans l'appartement principal où il décède peu de temps après. Cet événement blesse profondément Daniel. Dans la tradition juive, le fils doit réciter une prière particulière avant que son père soit enterré, cette prière s'appelle le *Kaddish*. Daniel se revoit âgé de 7 ans dans la petite synagogue dite des « 4 passeports » à réciter le *Kaddish*. L'interruption de ce rituel par l'arrivée d'Allemands en civil a énormément marqué Daniel. En effet, des Allemands en civil vérifient les papiers des adultes présents et demandent pourquoi ils sont rassemblés. Un vieux monsieur explique que Daniel fait la prière rituelle pour son défunt père. Les Allemands repartent rapidement : « *Je crois avoir vu de la honte dans leurs yeux lorsque je les ai regardés, rempli de rage...Enfin je ne sais pas c'est peut-être mon imagination. Mais j'espère qu'ils avaient honte !!* »

La grande rafle du 23 juin 1943

Fin juin, une rafle est organisée par la Gestapo accompagnée des gendarmes français. Certains cousins et un oncle de Daniel étaient déjà cachés. Malade, il n'était pas à l'école ce jour-là, il était à la maison avec deux de ses sœurs et sa mère. La plus jeune des sœurs, Annette était partie aider sa tante, Hilda, qui venait d'avoir un bébé. Une voisine frappe à leur porte, paniquée, et crie à Rose de partir : « *Ouvrez-moi vite Madame Leuchter, prenez vos enfants et partez* ». La panique gagne Rose, elle hésite, n'a nulle part où aller. Daniel souligne cette question que beaucoup de Juifs se sont posée dans les mêmes circonstances : « *Partir où ?* »

La voisine de palier sort à son tour pour comprendre ce qui se passe. Les deux voisines pressent Rose Leuchter de partir avec les enfants et de trouver refuge chez leurs amis qui habitaient près du square où les enfants jouaient, la famille Dard. Le père de famille Monsieur Dard travaillait à l'Hôtel-Dieu où Henri Leuchter avait été soigné. Les deux familles s'étaient rencontrées ainsi. La voisine leur prête une remorque à vélos pour rejoindre la famille Dard.

Une fois parvenue à la maison des Dard, Rose est saisie d'une nouvelle vague de panique : « *elle s'est mise à crier « ma fille, ma fille »* ». Annette n'était pas au courant de ce qui se passait chez elle, elle risquait d'être arrêtée au domicile de sa tante. Jeanne Ameil, une amie de la famille qui travaille à la préfecture de Clermont-Ferrand située à quelques rues de leur habitation, part en éclaireur. Les gendarmes sont déjà arrivés au domicile de la tante lorsqu'elle arrive. La concierge de l'immeuble la rassure cependant, la tante Hilda s'est enfermée avec Annette, le grand-père et son nouveau-né ; la concierge a assuré aux gendarmes que l'appartement était vide, qu'ils étaient partis. Jeanne Ameil retourne voir Rose pour lui expliquer la situation et retourne une seconde fois au logement de la tante, récupérer Annette lorsque les gendarmes sont partis.

Daniel met en avant l'action de la concierge qui détournait l'attention des hommes et prétendait le départ de la famille. Les Allemands ont remarqué qu'un volet de l'appartement était ouvert. En effet, le grand-père avait pour habitude de faire sa prière matinale au lever du jour. La lumière lui était nécessaire pour lire son livre de prières, alors il entrebâillait les volets. La concierge a prétexté un oubli

de fermeture de volet. Certains gendarmes voulaient enfoncer la porte mais un d'eux a coupé court à cette intervention : « *Je n'ai pas d'ordre pour cela. Je frappe, j'arrête. Je frappe, on me répond pas, j'enfoncé pas la porte.* » Pour Daniel, c'est ce respect de l'ordre qui les a sauvés de peu.

Cacher les enfants

Rose décide de cacher ces enfants au plus vite. Solange, l'aînée de la fratrie reste avec elle mais elle décide de confier ses trois autres enfants, probablement à l'OSE pour les cacher. L'œuvre de Secours aux Enfants est une association créée en Russie à Saint-Pétersbourg en 1912. Pendant la guerre, cette association permet de secourir des milliers d'enfants et de les cacher afin de les protéger du régime nazi. Daniel ne se rappelle pas de cette procédure mais il pense que sa mère a fait appel à cet organisme.

Rose loue une chambre à des gens âgés sur Clermont-Ferrand. Elle est retournée récupérer le plus d'affaires possibles de leur ancien logement. En juillet 1943, les trois enfants sont accompagnés à la gare de Clermont-Ferrand pour se rendre à Saint-Gervais d'Auvergne. Ils ont dû ensuite prendre un bus qui les emmenait à Espinasse : « *Tout avait été préparé, nous avions des billets.* ». Arrivés à destination, trois dames les attendaient pour les amener dans leurs familles respectives.

« *Ce que je vais vous dire je ne l'ai pas écrit, je ne l'ai raconté à personne tellement ça m'avait traumatisé. Jusqu'à maintenant !* »

Alors que ces sœurs parlent, Daniel est muet, il ne peut prononcer un mot. Il revoyait sa famille heureuse à Metz : « *Moi qui jouais, des parents aimants... Une famille heureuse quoi. Et là on débarque à Clermont-Ferrand dans de mauvaises conditions, on ne se fait pas arrêter mais c'est un miracle, et on se retrouve là.* » Là, c'est en pleine campagne sans son père qui est mort et sans sa mère, restée en ville. « *J'avais un poids sur la poitrine terrible, j'étais angoissé au possible. Je suis dans le néant.* »

Une des dames lui tend la main. Vide de toute émotion, *apathique* et traumatisé par ce qu'il vit, Daniel la suit machinalement sur un petit chemin qui mène au hameau où il trouve refuge. Lorsqu'il voit un écureuil monter à un arbre, le petit garçon sort de sa léthargie et se met à parler. Puisqu'il n'avait pas prononcé un mot depuis le début, la dame l'avait cru muet. Cette femme c'est Alice Nohen.

Espinasse et sa campagne : le refuge

Alice est paysanne dans la ferme de ses parents Eugénie et Léon. Son fiancé est prisonnier en Allemagne. Ils ignoraient que Daniel était juif. Annette et Cécile ont été placées dans d'autres fermes dans des hameaux différents. Ils se retrouvaient à l'école d'Espinasse. Suite à des mésaventures et à des abus sexuels, Cécile change de famille. Elle est placée dans une famille de fermiers du même hameau que son petit frère. Ils ont pu ainsi se voir tous les jours.

Daniel évoque des souvenirs heureux et parle avec exaltation de tout ce qui l'a surpris, de ce qu'il a appris pendant cette période. Il parle des souvenirs du grand-père Léon qui *chique*, de lui courant un lièvre dans les champs, des dindons qu'il fallait promener ou bien encore des grandes tartines beurrées. Cette vie rustique le change de la vie urbaine. Il n'y avait pas l'eau courante ni de WC. Il

prenait sa douche dans une grande lessiveuse. Il dormait dans une pièce avec une grande armoire où il y avait tout le linge de maison : « *j'étais dans une ferme, je mangeais bien, j'avais tout* ». À l'école, les enfants sont chacun premier de leur classe. Ils se font des amis. Les instituteurs sont bienveillants avec eux. Daniel connaissait Clément Martin, un des instituteurs qui vivait à Clermont-Fd. En ville, il avait loué un appartement à un membre de la communauté juive, Mr Dreyfus. Résistant, il s'était fait muter à Espinasse pour se faire discret. Il apportait son aide aux enfants Leuchter s'ils avaient besoin et il protégeait leurs identités.

Pour échapper aux messes, les enfants prétendaient aux fermiers qu'ils étaient protestants. Ainsi, ils n'étaient pas obligés d'assister au culte catholique.

Ce quotidien d'apprentissages, de joies et de partages est ponctuellement interrompus par de mauvaises nouvelles. Ainsi, Rose annonce par lettre à Cécile que le grand-père a été arrêté.

La Libération à Clermont-Ferrand

« Puis commence la débâcle. C'est le bordel ! Je suis sans nouvelles de ma mère et de ma sœur aînée. »

Cécile et Daniel décident de se rendre à Clermont-Ferrand. Ils apprennent qu'un camion fait l'aller-retour pour livrer du bois. Les deux enfants décident de partir avec le chauffeur tôt le matin. Celui-ci

CHRONOLOGIE

1939 : Départ de Lorraine, la famille se réfugie en Auvergne.

Janvier 1943 : Mort du père de Daniel

Juin 1943 : La rafle de Clermont-Ferrand

Juillet 1943 : Départ à Espinasse pour cacher les enfants

25 août 1944 : Libération de Clermont-Ferrand après deux ans d'occupation allemande.

refuse dans un premier temps de les conduire, c'est trop risqué. La grande sœur demande alors à une amie, fille de buraliste, de lui donner deux paquets de cigarettes. Cécile donne le tabac au chauffeur en échange de leur transport. Le camionneur accepte. Il prévient les enfants de se taire pendant les contrôles et de ne pas bouger. Arrivés à Clermont-Ferrand, ils retrouvent Rose et Solange. Ils passent l'après-midi ensemble et doivent repartir le soir. Le rendez-vous avait été décidé place Delille en plein centre-ville. Pourtant, le chauffeur arrive en retard et sans camion ; son véhicule a été saisi, il ne peut pas repartir.

Cet incident permet à Daniel d'assister à la Libération de Clermont-Ferrand le 25 août 1944. Deux scènes l'ont particulièrement marqué. D'abord, l'arrestation

de personnes accusées de collaboration avec le régime nazi. Elles sont arrêtées à leurs domiciles, puis leurs effets personnels sont sortis dans la rue et brûlés. Une atmosphère de vengeance et de règlements de comptes règne dans la ville.

Début le défilé des résistants et des armées alliées. Le défilé de femmes accusées de collaboration ou d'avoir « fréquenté les boches » choque Daniel. Leur crâne a été rasé, à moitié dénudées, elles sont forcées de marcher à travers la ville, sous les huées, les crachats de la population qui leur lancent des pierres. Daniel participe à ces huées avant de s'apercevoir qu'il connaît une de ces femmes au crâne rasé. Mademoiselle Martine est une coiffeuse qui a caché Rose Leuchter lors d'une rafle qui avait eu lieu à Clermont-Ferrand. Interloqué, Daniel court avec sa sœur Cécile prévenir sa mère des événements. Avec leur amie Jeanne Ameil, ils parviennent à innocenter Mademoiselle Martine. Un collaborateur l'avait dénoncé pour atténuer les soupçons qui pesaient sur lui. Des résistants se rendent au domicile de l'homme, celui-ci fuit et se fait probablement tuer.

La famille Leuchter n'avait aucun moyen de prévenir les paysans ni la sœur cadette Annette. Ils sont donc allés chercher leur amie Jeanne Ameil pour trouver une solution. Celle-ci prend les enfants pour les héberger dans une petite maison qu'elle possède à Château-Gay, une petite ville située à 12 kilomètres de Clermont-Ferrand. Daniel se souvient avoir dû marcher pour s'y rendre. Jeanne part ensuite à vélo avec Cécile pour prévenir les fermiers à Espinasse qui est environ à 60 km.

Après la guerre

Daniel retourne plusieurs fois dans la ferme d'Alice et ses parents. Il y passe les vacances de l'été 1945. Devenu adulte et père, il retourne voir Alice avec ses enfants : « *j'étais accueilli comme un roi* ».

À la fin de la guerre, il leur avoue qu'ils sont juifs. Les grands-parents avaient l'air de se douter de quelque chose mais Alice tombe des nues : « *Tu n'as pas de bosses sur le front, ni de queue de diable en bas de ta colonne vertébrale !* » Cette exclamation étonnante, irréaliste correspond pourtant à l'image que la majorité de la population française de l'époque se faisait des Juifs.

Qu'est-ce qu'un Juif ?

Comme le raconte Daniel Leuchter dans son livre autobiographique, « *C'est des méchants, qu'il y a très longtemps ont tué le petit Jésus* »⁷. Cette image diabolisée des personnes juives, qui habite l'imaginaire collectif, provient de caricatures et de satires religieuses ou vues dans les journaux. Lorsqu'il prenait la douche, Daniel cachait son sexe afin qu'Alice ne remarque pas sa circoncision. Elle le trouvait pudique mais ne s'est jamais doutée de son identité.

Après les réjouissances des retrouvailles et de la Libération, succèdent les moments de deuil : « *On a fait le décompte de ceux qui avaient été déportés. Ça fait beaucoup de monde.* »

De la famille de sa mère dans son ensemble, une cinquantaine de personnes ont été déportées et assassinées dans les camps de la mort. Son oncle Philippe a réussi à s'échapper en sautant du camion. Après la guerre, Roumka gagne de l'argent en cuisinant des repas pour des veufs qui viennent manger chez elle. Ainsi, ils lui apprennent la fin de vie de l'oncle Max. Son oncle Max a survécu trois ans à Auschwitz malgré les conditions de survie. Il décède dans les bras d'un ami pendant la marche de la mort. Lorsque les Alliés enchaînent les victoires contre le régime hitlérien et se rapprochent des camps de concentration, les dirigeants nazis veulent effacer les preuves de l'existence des camps de concentration et d'extermination. Ils brûlent les documents écrits, désertent plusieurs camps après

⁷ LEUCHTER, Daniel-David, *Douveth : récit d'un petit garçon juif sous l'occupation*, Librinova, 2021, p 90.

avoir tué les survivants. Tout ceci se déroule sans ordres ou grandes directives du gouvernement d'Hitler. En effet, face à la situation nationale, les marches de la mort résultent de la décision des commandants et dirigeants des camps. Ainsi, le camp d'Auschwitz est évacué. Ses hommes et femmes, qui ont réussi à survivre dans les camps, sont forcés de marcher des centaines de kilomètres ; beaucoup de ses survivants décèdent durant cette marche.

Une des tantes de Daniel a été arrêtée pendant la grande rafle, son mari était caché et ses enfants étaient réfugiés quelque part entre Saint-Gervais et Volvic. Ils ont survécu. Le grand-père de Daniel est assassiné dans les camps de la mort.

Daniel a vécu quatorze ans à Clermont-Ferrand, il déménage à Paris pour rejoindre une de ses sœurs après sa deuxième année de lycée. Ils ne sont jamais retournés à Metz.

Partie II - Des sauveteurs et des aidants

Dans ce témoignage, il est possible de relever quatre groupes de sauveteurs et d'aidants.

La famille Dard

La famille Nohen

Les autres familles d'accueil

D'abord, les familles. Celle des Dard, vivant à quelques rues du premier appartement des Leuchter. Ils ont recueilli Rose et ses enfants le temps de trouver un autre logement et de placer les enfants en sécurité à la campagne. Malgré leurs peurs, ils les ont aidés. La famille Nohen a logé et caché Daniel sans connaître son identité juive. Cependant, ils lui ont permis de recevoir la chaleur d'un foyer aimant, de grandir en sécurité le temps que l'Occupation se termine. Daniel et ses sœurs ont gardé des liens forts avec Alice et ses parents bien après la fin du conflit.

Le second groupe de sauveteurs et d'aidants que nous pouvons déterminer est celui des amies et des voisines. Leur amie travaillant à la préfecture, Jeanne Ameil a porté secours à la famille de nombreuses fois. Elle a hébergé, prévenu et amené Annette en sécurité. Il en est de même pour Mademoiselle Martine, coiffeuse de Rose, qui la cache pendant une rafle et lui évite ainsi la déportation. Grâce à l'action de ses deux voisines, Rose est prévenue à temps de la rafle et peut fuir. Il ne faut pas oublier la concierge qui couvrait Tante Hilda et Annette afin qu'elles ne soient pas arrêtées. Cette voisine avait cependant été payée pour aider la famille à cacher son identité. Elle a tout de même pris des risques importants face aux gendarmes pour cacher la présence de ses voisins. Les prénoms et noms de ces femmes ne sont pas tous connus, mais cela n'enlève en rien l'importance et l'humanité de leurs actions.

Jeanne Ameil

Mademoiselle Martine

Les voisines et la concierge

Clément Martin

Les professeurs

Les professeurs et personnels éducatifs comme les directeurs d'école ont été d'une aide indéniable. Ils constituent le troisième groupe de sauveteurs et d'aidants. Ils protégeaient la réelle identité des enfants et contribuaient à leur bonne intégration en classe.

Enfin, il est très important de mettre en avant les actions des oncles de Daniel Leuchter. Résistants, Philippe et Max ont aidé leurs familles à s'en sortir. Tous n'ont pas survécu à la Shoah mais leur résistance a permis de sauver des membres de leur famille. Il faut retenir que les Juifs n'ont pas été seulement victimes de la Shoah. Ils ont été acteurs de leur propre survivance, notamment par la Résistance.

Philippe Leuchter

Max Leuchter

Les mots de conclusions de Daniel-David Leuchter⁸ :

« Je leur passe le témoin. Au nom de tous les miens, au nom de toutes les autres victimes, au nom de toutes les iniquités, au nom de tous ceux qui n'ont pas de monument, au nom de tous ceux qui sont morts pour rien, au nom de ceux qui n'ont plus de nom. PLUS JAMAIS ÇA. Prenez le témoin, transmettez, rappelez pour ne jamais oublier. JAMAIS ! »

Référence du livre de Daniel-David Leuchter : LEUCHTER, Daniel-David, *Douveth : récit d'un petit garçon juif sous l'occupation*, Librinova, 2021.

Le lexique

⁸ Pour sa citation, le témoin a choisi de parler et de faire référence à un extrait de l'épilogue de son livre.

Shabbat : Dans la tradition juive, le shabbat est le septième jour où Dieu finit de créer le monde. C'est un jour sacré où l'on ne travaille pas. Shabbat commence le vendredi soir et dure toute la journée du samedi.

Mitzvah : C'est une bonne action qu'une personne juive fait envers une autre personne, qu'elle soit juive ou non. Au pluriel, ce mot devient mitzvots.

Yiddish : C'est la langue parlée par les Juifs d'Europe centrale et occidentale, c'est-à-dire la langue parlée par les Ashkénazes.

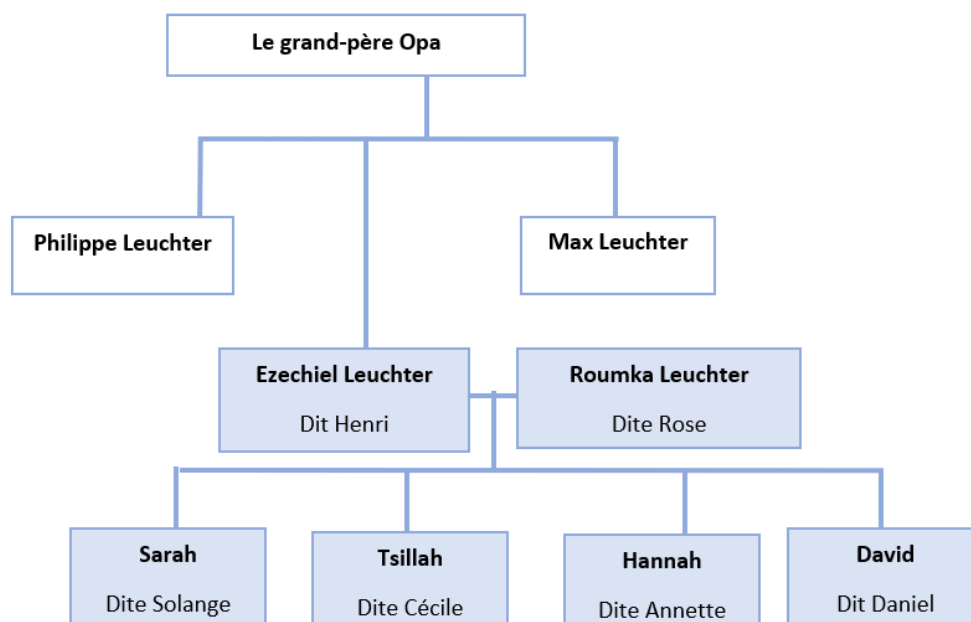
Viande kasher : C'est la viande préparée selon les prescriptions religieuses juives, c'est l'abattage rituel comme la viande halal pour les musulmans.

Kaddish : C'est la prière pour les morts.

Apathique : Sans émotions.

Chiquer : C'est l'action de mâcher du tabac pour savourer le goût sans l'avaler. C'était un tabac différent de celui qui se fume aujourd'hui.

Débâcle : Ici, le témoin parle des défaites de l'armée allemande face aux résistants. En 1944, les forces s'inversent, les armées allemandes quittent peu à peu les territoires conquis et rentrent en Allemagne.



Les cadres bleus distinguent les personnes souvent mentionnées dans le récit

Parcours de Daniel-David Leuchter



LEGENDE

Metz : ville de départ.

Clermont-Ferrand : ville habitée.

Espinasse : ville refuge.

200 km

De Strasbourg à Saint-Quentin

Nicole Frank

Nicole quitte Strasbourg avec sa mère et sa grand-mère pour se réfugier à Tours chez de la famille. Prisonnier en Allemagne, son père réussit à s'échapper en 1942. Nicole et sa mère le rejoignent à Loches. La famille se cache dans une ferme à Saint-Quentin-sur-indrois. Leurs sauveteurs, la famille Lorioux, les accueille jusqu'à la fin de la guerre.

Date de l'entretien : 4 janvier 2023

Présentation des protagonistes

- ❖ **Nicole Frank** : Née le 19 mars 1936, Nicole est le témoin qui raconte son enfance pendant la guerre. Son nom de jeune fille est Marx.
- ❖ **Paulette Marx** : Née Paulette Braun en 1912, elle se marie à Charles Marx dans les années 1930. C'est la mère de Nicole.
- ❖ **Charles Marx** : Né en 1908, il est le mari de Paulette et le père de Nicole.

Partie I - Une enfance sous l'Occupation

Une famille strasbourgeoise

Nicole naît le 19 mars 1936 à Strasbourg. Ses parents, Charles Marx et Paulette Marx se sont probablement mariés l'année précédant sa naissance.

La petite famille habite au 8 rue Jacques Periotès. Charles tient un commerce de chaussures. La famille est juive ashkénaze mais peu pratiquante ; Nicole se souvient que sa mère respectait certaines règles de la *casherout*, comme l'interdiction de manger du porc.



A la veille du conflit, les tensions politiques et la menace que représente Hitler interpellent plusieurs familles juives d'Alsace, d'autant plus que la région est transfrontalière avec l'Allemagne. Après les accords de Munich en 1938⁹, le couple Marx décide de s'éloigner de

Strasbourg pour se réfugier à Contrexeville. La suite des événements sépare le couple.

Le 28 août 1939, Paulette part avec sa mère Rosa et sa fille Nicole, en direction de Tours où une branche de la famille peut les accueillir. Elles ne pensaient pas quitter l'Alsace pour longtemps. Charles est mobilisé, afin d'aider la population à quitter Strasbourg selon le plan gouvernemental. En effet, entre le 1^{er} et le 3 septembre 1939, la ville est évacuée, suite à la déclaration de guerre par l'Allemagne.

Habiter en Touraine et rassembler la famille

Le beau-frère de Paulette, Adolphe Léopold, les accueille dans sa maison rue Claude Thion. Nicole se rapproche de ses cousines, notamment d'Evelyne avec qui elle va à l'école maternelle en face de leur habitation. Cet établissement scolaire est tenu par des religieuses. Plusieurs adultes et enfants s'entassent dans cette maison où toutes les générations sont réunies. L'usine de literie Lerstra, tenue par Adolphe et implantée à Ambroise¹⁰, permet de faire vivre toute la famille.

⁹ Ces accords pris entre la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, visés à régler la crise des Sudètes.

¹⁰ Cette ville se situe à une vingtaine de kilomètres de Tours.

Pendant ce temps, Charles reste à Strasbourg. Il fait partie du 68^e régiment d'artillerie, il est donc souvent sollicité en Alsace du nord, comme son frère Alfred. Au cours d'un combat, il est fait prisonnier à Reding en Allemagne, près de Sarrebourg. Il avertit Paulette de sa situation par courrier.

Le 10 mai 1940, les Allemands entrent dans la ville de Tours. Nicole se souvient des allers-retours entre la maison, et la cave pour se protéger des bombardements. Paulette et sa fille quittent la ville pour fuir vers l'Espagne mais l'avancée allemande est rapide et Paulette juge plus prudent de rentrer. Elles reprennent leur vie quotidienne à Tours

Après l'appel du Général de Gaulle, la grande famille, dont faisaient partie les Marx, décide de se rassembler. Certains membres sont réfugiés à Gannat en Auvergne près de Vichy, d'autres à Limoges-Panasol et d'autres encore à Lons-le-Saulnier.



La grand-mère Rosa décède en 1941. Elle est enterrée à Tours et après la guerre sa dépouille est transportée au cimetière d'Ingwiller auprès de son mari et de son fils.

Paulette apprend en octobre 1940 grâce à des amis habitant à Ingwiller, que son mari est détenu à Sarreguemines. Par le jeu de relations, Charles obtient des sous-vêtements chauds par le couple Klein, leurs anciens voisins d'Ingwiller afin de survivre à l'hiver qui s'annonce rude. Le père de Nicole est ensuite déplacé à Mannheim toujours en territoire ennemi. Il est détenu dans le camp Stalag K5 Schule.

En 1942, il réussit à s'évader et prévient son épouse qu'il se rend à Loches, située en zone libre. Paulette s'organise une première fois pour traverser la frontière. Elle paie des passeurs qui, une fois payés, les laissent avec Nicole en pleine nature, loin de Tours et sans moyen pour traverser en zone libre. Elles n'ont d'autres choix que de rebrousser chemin. Elles reviennent à Tours. Paulette se déguise en paysanne pour ne pas être inquiétées par les patrouilles allemandes.

C'est en mars 1942 et avec l'aide de l'administrateur non juif de l'usine Lestra, Monsieur Doyen, qu'elles arrivent enfin à passer en zone libre.

Loches, refuge en zone libre

Arrivées à Loches, mère et fille retrouvent Charles. La famille loge dans un premier temps à l'hôtel puis trouve un logement chez Madame Voisin et sa fille. Charles devient comptable chez le crémier Monsieur Doucet ce qui leur permet d'obtenir beurre et lait. Nicole se souvient des essais culinaires de sa mère, des petites astuces pour vivre un quotidien normal malgré les modestes rations. Elle vit de ces six à ces sept ans à Loches. Sa cousine Evelyne est aussi présente et les deux enfants vont à la même école. Nicole n'a pas conscience d'être juive. Elle se considère alsacienne et se présente ainsi à ses camarades avec lesquels elle s'entend bien. Malgré cette légèreté apparente, les enfants ressentent la nervosité des adultes et Nicole a peur de ne pas revoir ses parents, lorsque les menaces d'arrestation surgissent dans leur quotidien. Chez eux, une malle avec des objets de première nécessité était toujours prête, au cas où il faille fuir rapidement.

Charles prend ses dispositions pour faire face au risque de rafles. Il paie ou donne des chaussures à la police de Loches afin d'être informé des arrestations. Lorsque celles-ci ont lieu, la famille se réfugie chez les voisines Mesdames Voisin, qui leur prêtent une chambre pour se cacher. Nicole se souvient avoir été beaucoup gâtée par ces dames.

Ce quotidien est bouleversé lorsque les autorités cherchent des travailleurs pour le STO. La châtelaine de Chedigny, Mlle Baubrat qui habite à proximité de Loches, vient en aide à la famille Marx. Elle leur trouve un refuge à Saint-Quentin chez la famille Lorioux.

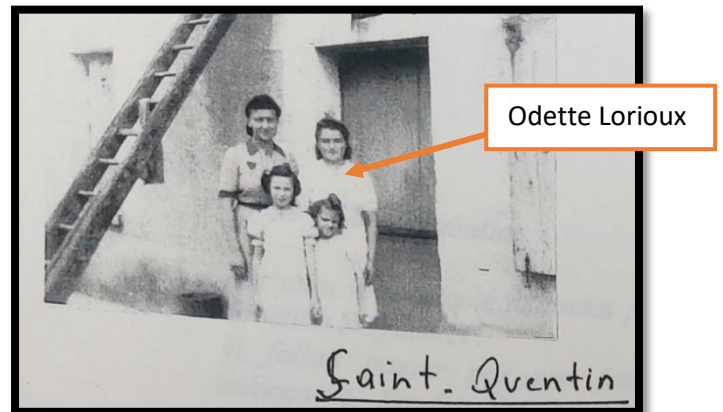
Cette châtelaine faisait probablement partie d'un réseau de résistance avec des prêtres. Nicole était trop jeune pour avoir accès à ces informations.

La ferme à Saint-Quentin-sur-Indrois

La famille Lorioux les accueille dans leur ferme, Nicole rencontre ainsi leur fille Odette âgée de 17 ans en 1943. Les deux familles se nouent d'amitié. D'après ses souvenirs, Nicole occupe la grange avec ses parents. L'espace est nettoyé, passé à la chaux pour être habitable, puis aménagé autour d'une grande cheminée. Le confort est rudimentaire, l'eau courante n'existe pas ni les toilettes, contrairement à ce que Nicole connaît en ville. Charles construit d'ailleurs une toilette en bois, à l'extérieur.

Les familles du village devaient connaître ou avoir deviné l'identité juive de la famille Marx. Certains voisins avaient déconseillé aux Lorioux d'accueillir des juifs chez eux. Ils prenaient des risques avec le durcissement du contexte et le début des grandes rafles. Pourtant, durant leur séjour à Saint-Quentin, les Marx n'ont pas été inquiétés ; comme ironise Nicole « *encore fallait-il qu'ils sachent ce qu'est un juif !* » :

Charles reste vigilant et se rend souvent au village, chez le meunier pour écouter la radio de Londres.



Fin de l'Occupation

A la fin de l'Occupation, après le débarquement qui permet aux armées résistantes et alliées de battre les nazis, le couple Marx décide de rentrer à Tours. Nicole parcourt un paysage différent de celui qu'elle a connu, les ponts sont détruits et c'est en barque que la famille rentre à Tours.

Charles rentre à Strasbourg et retrouve le magasin de chaussures qu'il possédait avant guerre. Quant à leur appartement, il est occupé par la fille de leurs propriétaires, mariée pendant la guerre, qui utilisent les biens des Marx.

Les Marx emménagent dans un appartement au-dessus du magasin de chaussures 3 rue d'Austerlitz, en attendant de récupérer leur ancien logement, grâce à une procédure judiciaire. Nicole avait 10 ans.

Partie II - Des parcours de vie et de survie

Les autres membres de sa famille

La famille d'Adolphe survit à la guerre. Réfugiés à Loches, ils ne se cachent pas à Saint-Quentin. Nicole ne se souvient pas du nom de leur refuge mais elle pense qu'ils étaient installés dans un village aux alentours de Loches.

D'autres membres de sa famille, des cousins plus éloignés dont Nicole ne se souvient pas, vivent la période de manière tragique. Walter a été au camp de Gurs. Il est évacué par Andrée Salomon qui le sort du train ce qui permet de le sauver des camps de la mort. La belle-mère de Walter refuse de se séparer de la petite sœur de Walter, plus jeune que lui. Elles sont toutes les deux assassinées dans les chambres à gaz. Il n'a jamais parlé de ce qu'il a vécu et vu.

Une autre jeune fille, Hilde, présente un temps à Tours, a souhaité rejoindre sa famille à Soumoulou, dans les Pyrénées orientales. Arrivée à destination, elle est raflée sous les yeux de ses parents.

Figure de Paul Frank, mari de Nicole

Suite à son témoignage, Nicole fait le lien entre son histoire et celle de son époux Paul Frank. Mariés en 1959, ils sont tous les deux juifs d'Alsace.

Avant la guerre, Paul vit à Strasbourg avec ses frères et sœurs ainsi que son père. Ils partent à Nérès avant l'évacuation de la ville. Lorsque l'Université de Strasbourg est transférée à Clermont-Ferrand en Auvergne, Paul rejoint ses camarades pour continuer son cursus universitaire. Le manque de places à l'internat de Gallia, le pousse à partir à Clairvivre, ce qui lui sauve la vie. En effet, le 25 juin 1943, les étudiants de l'université de Strasbourg, qui occupent ce dortoir, sont raflés par la police et la Gestapo de Clermont-Ferrand. Une autre rafle a lieu le 25 novembre 1945. Dès lors, Paul vit à Clairvivre, puis la menace nazie le pousse à rejoindre le maquis, car le sanatorium de Clairvivre n'est plus un endroit sûr. Son frère aîné Ernest Franck a joué un rôle important dans la résistance régionale.



Paul Frank

Tenir les liens, rechercher et transmettre

A la mort de sa mère, Nicole ressent le besoin d'écrire sur cette période de leur vie. Elle reprend les notes écrites par Paulette, dans les années 1970 et rédige un petit livret avec des photos. Plusieurs renseignements et les photos, en fin de chapitre, sont issus de ce travail mémoriel.

Dans ce processus de mémoire Nicole éprouve le besoin de retrouver Odette Lorioux, la fille du couple qui les a accueillis. Après la guerre, les deux familles ne s'étaient pas perdues de vue, Paulette était même devenue la marraine des deux fils d'Odette.

Nicole retrouve la trace d'Odette à Loches sous son nom de femme mariée. Âgée de 97 ans aujourd'hui et résidente en EPAHD, Odette se souvient parfaitement de la famille Marx.

Nicole a transmis son histoire à ses enfants et petits-enfants. Après l'écriture du dossier en 2008 et ses retrouvailles avec Odette, Nicole souhaite faire connaître l'action des Lorioux ; Elle a ainsi déposé un dossier à l'Institut de Yad Vashem pour offrir à cette famille le titre de Justes parmi les nations.

Partie III - les sauveteurs et les aidants

Durant cette période, le couple Marx et leur fille ont été aidés et secourus par plusieurs personnes. En premier lieu par leur famille implantée à Tours qui les a accueillis. La famille Lorioux est aussi un sauveteur, elle offre à Nicole, Paulette et Charles ,un deuxième cadre familial, chaleureux et sûr.

En parallèle de ces sauveteurs, plusieurs personnes ont apporté leur aide à la famille. Nous pouvons les définir à travers le terme « aidant ». Mlle Daubrat, châtelaine, offre une aide planifiée en cherchant, probablement grâce au réseau de résistance dont elle devait faire partie, un refuge pour assurer la sécurité des Marx. Monsieur Doyen, un des administrateurs de l'usine de literie de l'oncle Adolphe, aide Paulette et Nicole à traverser la ligne de démarcation pour rejoindre Charles à Loches.

Enfin, les amis de la famille apportent leur soutien et leur aide. Le couple Klein transmet des sous-vêtements chauds à Charles, pour survivre au froid de l'hiver lors de sa détention.

Toutes ces actions planifiées ou spontanées, effectuées dans un temps long comme dans un temps court, ont permis à la famille Marx à traverser la Seconde guerre mondiale.

Les mots de conclusion de Francine Frank :

« N'oubliez jamais. Renseignez-vous, allez chercher des témoignages, mais surtout n'oubliez jamais. Depuis qu'il y a la guerre en Ukraine ça réveille énormément de choses, de souvenirs. »

CHRONOLOGIE

1908 : naissance de Charles Marx

1912 : naissance de Paulette Marx née Braun

19 mars 36 : Naissance de Nicole à Strasbourg

1938 : la famille se réfugie à Contrexeville

28 août 1939 : ils partent à Tours

Octobre 1940 : Charles est détenu à Sarreguemines

1941 : la mère de Paulette, grand-mère Rosa, décède

Février 1942 : Charles s'évade du stalag K5 Schule de Mannheim en Allemagne

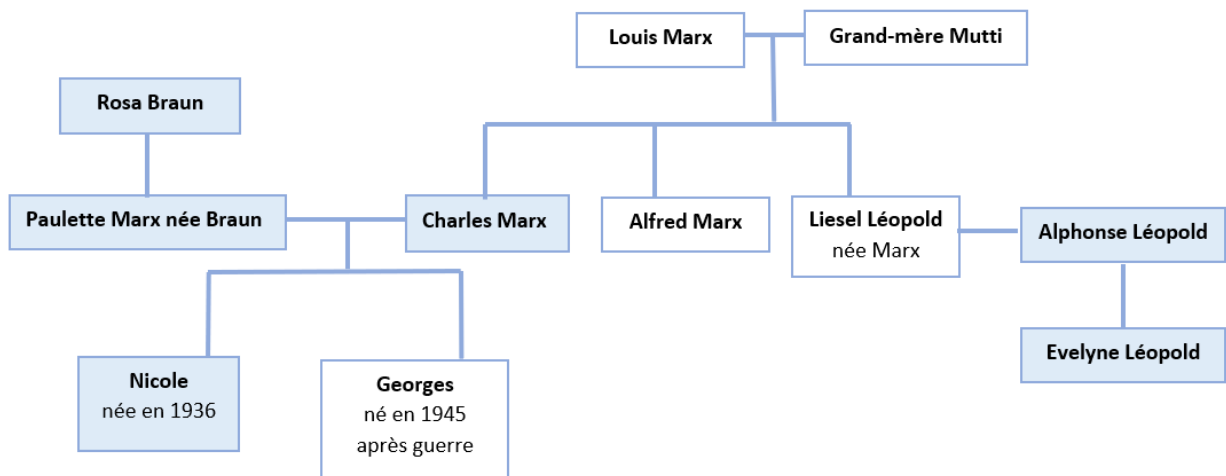
Mars 1942 : Paulette et Nicole passent en zone libre pour rejoindre Charles à Loches

1943 : la famille se cache à Saint-Quentin-sur-indrois

Novembre 2005 : décès de Paulette

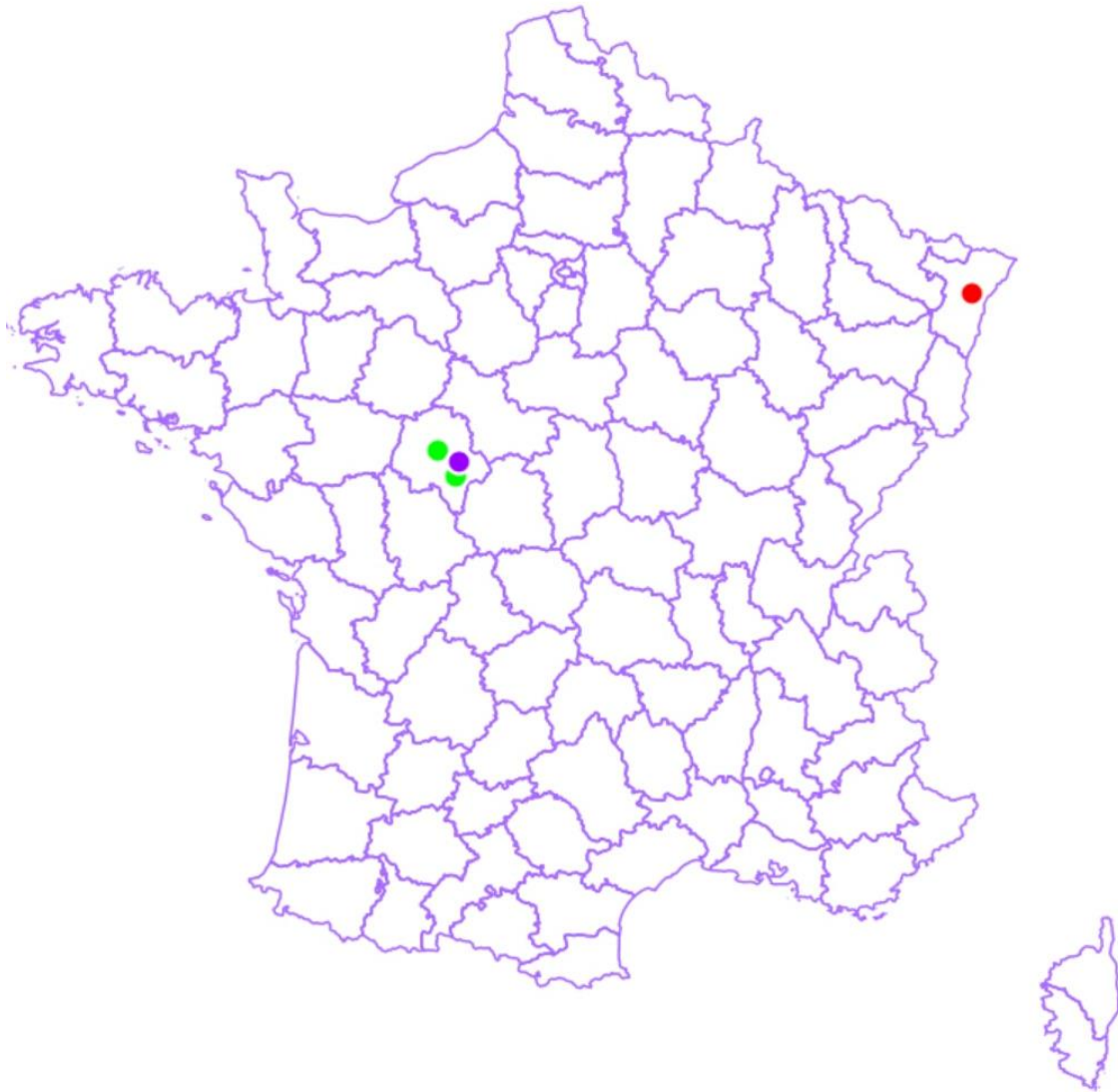
1959 : mariage de Nicole et de Paul Franck

Avril 1990 : décès de Charles



Les cadres bleus distinguent les personnes souvent mentionnées dans le récit

Parcours de Nicole Frank



LEGENDE

Strasbourg : ville de départ

Tours et Loches : villes habitées

Saint-Quentin-sur-Indrois : ville refuge

De Limoges au Puy-de-Dôme

Claudine Bollack

Claudine Bollack est une enfant juive cachée dans le Puy-de-dôme. Elle a été cachée chez des religieuses à Clermont-Ferrand avec ses sœurs avant d'être cachée à Vernet-la-Varenne dans un établissement religieux. Ses parents résistants sont dénoncés et déportés. Elle et ses sœurs ainsi que leur petit frère, caché dans un village, échappent à la déportation grâce à plusieurs sauveteurs et aidants.

Date de l'entretien : 6 janvier 2023

Présentation des protagonistes

- ❖ **Claudine Bollack** : C'est le témoin de ce récit. Elle est née le 7 juillet 1934 à Limoges.
- ❖ **Janine** : Née en 1929, c'est l'aînée de la fratrie.
- ❖ **Marianne** : Elle est née en 1931, c'est le deuxième enfant de la famille,.
- ❖ **Georges** : Né en 1937, c'est le plus jeune de la fratrie.
- ❖ **Fernande Bollack** : Née Bloch, en 1906, elle se marie à Gustave Goetschel. Elle est la mère des quatre enfants.
- ❖ **Gustave Bollack** : il est l'époux de Fernande et le père des enfants.

Partie I – La famille Goetschel sous l'Occupation

Origine de la famille et début de la guerre à la Limoges

Claudine naît à Limoges, le 7 juillet 1934. Sa famille est juive ashkénaze originaire d'Alsace. Lors du conflit franco-prussien de 1870, plusieurs familles partent s'installer loin des frontières en France, parce que l'Alsace est annexée. Ses grands-parents paternels viennent alors s'installer à Limoges vers 1895.



Ils étaient juifs et en avaient conscience mais ils ne pratiquaient pas le culte. Claudine confie qu'elle ne connaissait pas les moindres règles élémentaires de la pratique religieuse, comme la Casherout.

Fernande et Gustave Goetschel sont commerçants. Lorsque la guerre est déclarée, ils s'engagent rapidement dans des actions de résistance. Le couple s'implique notamment, dans l'accueil des réfugiés juifs d'Alsace, en 1939. Comme une partie de la population quitte le territoire transfrontalier, Fernande et Gustave participent à des œuvres sociales, probablement juives, notamment en participant à la distribution de repas. Gustave, ami proche du préfet de police, parvient à ouvrir une pouponnière pour recueillir les enfants juifs qui se retrouvent seuls, comme ceux nés ou hébergés dans les camps d'internements français de Gurs ou Rivesaltes.

Claudine se remémore clairement les lettres écrites au père Noël où elle souhaitait un train mécanique pour son petit frère et un jouet pour un enfant sans maison. Elle conserve ainsi des lettres qu'elle a écrites entre 1940 et 1943.

1942 : s'engager dans un réseau de résistance et mettre en sécurité les enfants

En juillet 1942¹¹, Gustave rejoint les Francs-Tireurs. Il cache les explosifs à l'origine de la première action armée du mouvement à Limoges. Le couple est surveillé de près par la police. Gustave entre dans la clandestinité et s'enfuit à Lyon. Fernande reste à Limoges, le temps de cacher ses enfants.

« Mon père changeait souvent de nom, il avait une collection de cartes ».

Fernande demande de l'aide à un couple d'amis, les Tuilhat, afin de cacher en premier le plus jeune, Georges. Madame Tuilhat propose de cacher le petit garçon dans un village, chez un boucher qui avait plusieurs enfants. Fernande visite le lieu avec Georges et prise d'un mauvais pressentiment, elle refuse de le laisser. Quelques kilomètres plus loin se trouve le village de Saint-Gence. Marcelin Boulique est sabotier-coiffeur du village. Avec sa femme il propose d'accueillir Georges. Fernande accepte de le laisser, son fils est resté caché avec Marcelin toute la durée de la guerre. Le premier village où elle avait refusé de le laisser était Oradour-sur-Glane.

Quant à ses filles, Fernande les place à l'école Sainte-Marguerite de Clermont-Ferrand, une école paroissiale. Janine, Marianne et Claudine arrivent en automne 1942. Cette dernière pense que sa mère a eu l'adresse de l'école grâce à une religieuse de l'hôpital de Limoges.

C'est Marie Lafarge, nièce de l'évêque Monseigneur Piguët, qui les prend en charge à leur arrivée avec la complicité de Marie-Angélique Murat, la directrice de l'établissement. « J'ai retrouvé des bulletins de l'époque, des bulletins scolaires. » Alors que Fernande rejoint son mari dans la clandestinité, Claudine lui écrit des lettres. Une écriture claire et des dessins de fleurs, d'animaux avec la date toujours bien notée à gauche du papier apparaissent sur le papier vieilli par le temps. Claudine raconte son quotidien, ses repas et le ravissement de manger tel ou tel plat ; elle prend toujours la précaution de ne citer aucun nom et d'utiliser des initiales pour désigner quelqu'un.

Vernet-la-Varenne, le dernier refuge

A Noël 1943, Gustave et Fernande rendent visite à leurs filles à Clermont-Ferrand. Après les fêtes, ils retournent à Lyon. Malheureusement, la concierge de l'immeuble les dénonce, ils sont arrêtés le 8 janvier 1944, puis déportés par en passant par Drancy. La famille restée à Limoges est prévenue par un billet. Ils décident de déplacer les filles, par peur que l'adresse de leur refuge

soit connue des services collaborationnistes. Madame Lafarge demande à une religieuse au Vernet-la-Varenne, Alice Chevalier¹², de les accueillir. « Elle a reçu un soir un coup de téléphone de Mlle Lafarge qui lui a dit « j'ai trois jeunes filles juives à cacher, est-ce que vous pouvez les prendre ? » Son premier réflexe a été de dire oui, puis elle s'est demandée ensuite, ce qu'allait dire sa hiérarchie. Elle a donc téléphoné à l'évêque Monseigneur Piguët, pour lui exposer la situation et lui demander si elle pouvait prendre en charge les trois sœurs. Il lui a répondu : Vous ne pouvez pas, vous le devez. »

¹¹ Date indiquée dans l'ouvrage d'Hélène Gestern. La témoin pense cependant que son père s'est engagé dans le mouvement plus tôt.

¹² Sœur Marie-Angélique

CHRONOLOGIE

Juillet 1942 : Gustave et Fernande rejoignent le mouvement des Francs-Tireurs

Automne 1942 à 1943 : Jeannine, Marianne et Claudine sont à Sainte Marguerite

8 janvier 1944 : Arrestation des parents à Lyon.

Début 1944 : Marianne et Claudine arrivent à Vernet-la-Varenne.

22 mai 1945 : Fernande revient d'Auschwitz

1971 : décès de Fernande.

Cette religieuse recueille les sœurs avec beaucoup de bienveillance : « *elle nous considérait comme ses enfants, nous étions ses filles* ».

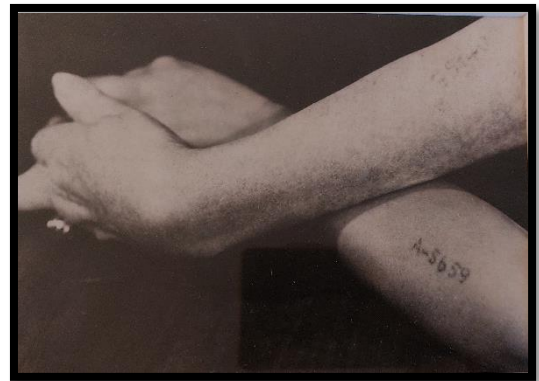
Janine, âgée de 15 ans, ne peut être scolarisée dans la même école que ses sœurs. Elle est mise en pension à Issoire chez des religieuses, mais elle venait voir ses sœurs toutes les fins de semaines. « *Nous ne parlions jamais. Que ce soit de notre identité, de nos parents, jamais. On s'inventait des parrains, des marraines* ».

Pendant les vacances, les sœurs restaient au Vernet. Claudine se souvient de leur espièglerie à se déguiser en religieuse. Elle garde en souvenir certains cours et aussi les sabots à porter qui lui faisaient mal aux pieds.

La Libération

Après dix-sept mois de détention, Fernande rentre le 22 mai 1945 d'Auschwitz. Elle est accueillie à Paris par des proches puis elle rentre à Limoges où ses enfants ont été prévenus de son retour. Après quelques jours dans le limousin, elle décide de laisser ses filles terminer leur année scolaire et part se reposer dans les Alpes.

En 1943, suite à leur arrestation, Fernande et Gustave ont été détenus à la prison de Montluc près de Lyon. Envoyé à Drancy, le couple demeure quatre jours sur place avant d'être déporté dans le convoi N°67. Affaibli par les multiples tortures subies en prison et par le transport en train, Gustave est conduit dans les chambres à gaz. Il est assassiné dès son arrivée.



Lors de son séjour alpin, Fernande écrit une partie de son histoire, c'est grâce à son témoignage écrit, édité par Hélène Gestern dans son ouvrage *Femmes dans la guerre, témoignages 1939 – 1945*, que son histoire est connue. Fernande ne cache pas à ses enfants ce qu'il est arrivé à leur père : « *ma mère ne s'est jamais tue, elle a tout de suite parlé et nous avons toujours su ce qu'il s'était passé là-bas* ».

Fernande reprend des forces et retrouve ses quatre enfants. Ils rentrent ensemble à Limoges : « *J'étais malade en transport, j'avais un pied dedans et un pied dehors.* »

Partie II - Les justes et des sauveteurs

Parmi les trois sauveteurs principaux des enfants Goetschel, Marie Lafarge et Alice Chevalier ont reçu le titre de Juste parmi les nations en 1996 et en 1997. Elles n'ont pas seulement caché les sœurs Goetschel. En effet, à Clermont-Ferrand et au Vernet-la-varenne trois autres sœurs ont été sauvées : Nadine, Régine et Janine Fain.

Marcelin Boulique et Madame Boulique sont également des sauveteurs. Ils ont hébergé Georges jusqu'à la fin de guerre et ont pris soin de lui. Le couple n'a pas à ce jour reçu le titre de Juste.

Dans ce témoignage, il y a plusieurs aidants à commencer par Marie-Angélique Murat et Monseigneur Piguet. La première était la directrice de l'établissement Sainte-Marguerite à Clermont-Ferrand. Elle connaissait l'existence des sœurs et a autorisé leurs présences dans son établissement. Par les sœurs

Faïn que Claudine a connu, Madame Murat reçoit le titre de Juste en 1996. Monseigneur Piguet, l'évêque de Clermont-Ferrand, est aussi un aidant. Il a autorisé l'accueil au Vernet de Claudine et ses sœurs.

Enfin, le couple Tuilhat qui aide Fernande à cacher Georges sont des aidants.

Les mots de conclusion de Claudine Bollack :

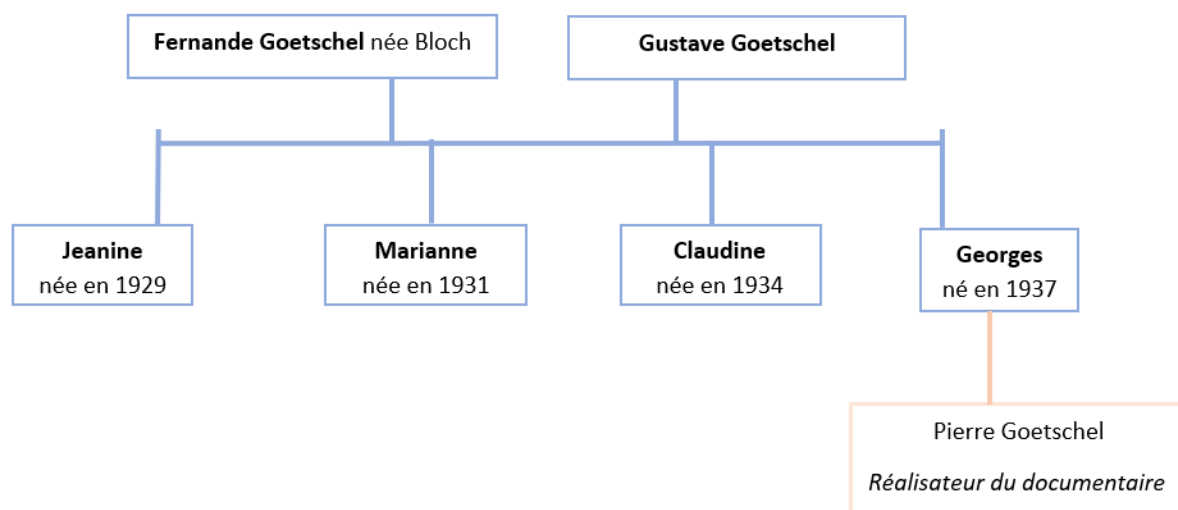
« L'important dans la vie c'est d'essayer de choisir la bonne voie. De juger les gens sur leurs valeurs pas sur leurs gestes et de ne mépriser personne. Relativiser, apporter de l'importance aux choses qui en ont et pas aux choses qui n'en n'ont pas. C'est une leçon que j'ai tiré de l'histoire de ma maman. »

Références et crédits :

Les photos ont été partagées par Claudine Bollack. Des renseignements supplémentaires ont été lus dans l'ouvrage de Gestern Hélène, *Femmes dans la guerre, témoignages 1939 – 1945*, éditions Mauconduit, paru en 2022.

Le fils de Georges Goetschel, Pierre Goetschel, a réalisé un documentaire sur leur histoire familiale : l'héritage retrouvé.

Utilisation du site : [Les justes d'Auvergne \(uca.fr\)](http://Les justes d'Auvergne (uca.fr))



Parcours de Claudine Bollack



LEGENDE

Limoges: ville de départ

Clermont-ferrand et Vernet-la-Varenne :
villes refuges

Une historienne et ses sources

- Qu'est-ce qu'une historienne ou un historien ?
Quel est leur travail ?
- Qu'est-ce qu'une source ?
- Le devenir des témoignages : des sources pour les historiens
- Les ressemblances entre les portraits de sauveteurs

Qu'est-ce qu'une historienne ou un historien ? Quel est leur travail ?

Une historienne ou un historien sont des **chercheurs** qui enquêtent sur les événements passés. Ils se spécialisent dans un domaine de recherche, par exemple la guerre de 39-45, et l'étudient à partir de **sources (cf.infra)** diverses et variées. Ils écrivent le résultat de leur étude en respectant une **méthode scientifique de recherche**. Ces études apportent des connaissances sur un sujet précis. Connaître les événements passés permet de mieux comprendre nos sociétés actuelles.

Qu'est-ce qu'une source ?

Une source est **une trace du passé**. Elle constitue un support de travail pour les chercheurs. Il en existe plusieurs catégories : les **sources orales** qui peuvent être des discours d'hommes politiques, les **sources écrites** tels que des lettres de correspondance, des **sources iconographiques** peuvent être des photos d'époque. Les témoignages sont des sources orales retranscrites.

Lorsque le chercheur possède plusieurs sources, il peut constituer **un corpus de source**. Celui-ci présente l'intérêt de réunir des informations multiples qui permettent au chercheur d'étudier son sujet et d'en tirer des conclusions.

Le devenir des témoignages : des sources pour les historiens

Il a été vu en introduction et dans les différents chapitres, l'importance de transmettre le vécu des enfants juifs cachés pour ne pas oublier. Pour l'historien, ces témoignages constituent des sources riches d'informations sur la thématique des Justes et des sauveteurs. Après le traitement des informations issues des sources, l'historien établit un bilan. Chaque histoire est unique mais mises en parallèle entre elles, il est possible de noter des ressemblances entre les sauveteurs et les profils des personnes qui ont aidé les témoins.

L'intérêt de cette partie est de montrer un aperçu du travail d'historien.

Les ressemblances entre les portraits de sauveteurs

Pour conclure ce livret, je propose une courte synthèse sur les profils de sauveteurs. L'objectif est d'établir les similitudes entre les sauveteurs qui ont aidé et secourus les quatre témoins et de rassembler les sauveteurs en plusieurs groupes. Il serait également possible de classer les profils des aidants en plusieurs groupes, mais je n'ai pas fait ce choix, cette partie conclusive concerne uniquement les sauveteurs.

Cinq groupes de sauveteurs sont déterminés. **D'abord, le premier groupe est celui des voisines.**

La mère de Michel Gerstenhaber est sauvée par Mme Gaboriaud, concierge de l'immeuble, qui la cache et lui évite la déportation. Daniel-David Leuchter est sauvé avec ses sœurs et sa mère par les deux voisines de son immeuble qui les préviennent de la rafle et les aide à fuir chez leurs amis. Il ne

faut pas oublier la concierge de l'immeuble de Tante Hilda où Annette était également. Cette femme a permis de retenir les hommes et a menti pour les faire partir.

En connaissant les identités juives des témoins et de leurs familles, ces femmes ont toutes aidé spontanément leurs voisins malgré le danger auquel cela les exposait. Puisque leurs noms de famille et leurs prénoms ont été oubliés, ou n'ont pas été connus des témoins, ces femmes sont des sauveteuses inconnues. Cela nous apprend que les femmes ont participé activement aux sauvetages de personnes juives.

Le second groupe est celui des ami-es des familles des témoins.

Énoncé précédemment, c'est la famille Dard qui recueille Roumka-Rose et ses enfants pendant la rafle à Clermont-Ferrand. Ils ont ouvert leur porte à leurs amis malgré le danger et la peur des événements. Jeanne Ameil, l'amie qui travaillait à la préfecture, a toujours répondu aux demandes d'aides de la famille Leuchter. Elle n'a pas hésité à prendre les informations pour les transmettre à la famille ni à aller chercher Annette pendant la rafle ou bien encore à prêter son logement de Château-Gay pour héberger les enfants. Impliquée dans un réseau de résistance, elle a aidé la famille Leuchter malgré les risques que cela pouvait représenter pour elle. Mademoiselle Martine, coiffeuse et amie de Roumka-Rose, l'héberge spontanément lorsqu'une autre rafle se déroule à Clermont-ferrand.

Le couple Exbrayat a ouvert leur porte à Simonne Gerstenhaber sans hésitation. Ils lui ont permis de fuir Saint-Etienne et de rejoindre ses enfants et sa mère à Saint-Just-Malmont après l'arrestation de son mari.

Deux types d'aides se distinguent. D'abord, une aide spontanée, c'est une aide instinctive, effectuée sur l'instant. Cette aide répond à l'urgence d'une situation. Ainsi des ami-es des témoins ouvrent leur porte pendant qu'une rafle a lieu pour les cacher.

Ensuite, il y a l'aide planifiée, c'est-à-dire qu'elle est réfléchie et prévue à l'avance. C'est une aide qui peut être appliquée avant que les personnes juives ne soient dans une situation urgente.

Le personnel éducatif compose le troisième groupe de sauveteurs.

Le couple Béal à Saint-Just-Malmont prend soin des trois frères Gerstenhaber avec leur grand-mère. Instituteurs tous les deux, Monsieur Béal est aussi maire du village. Ses fonctions lui permettent d'intégrer la famille au village, de cacher leurs identités et de les prévenir en cas de rafles. Le directeur de Clermont-Ferrand protège les enfants Leuchter et plusieurs de ses collègues devaient également veiller sur les enfants. Le professeur Clément Martin, muté à l'école d'Espinasse était un repère pour Daniel, Annette et Cécile, s'ils avaient besoin.

L'aide apportée ici par le personnel éducatif s'inscrit sur une longue durée. C'est une aide planifiée, elle n'est pas spontanée car elle est réfléchie et sert de cadre et de repère aux enfants.

Outre les actions du personnel éducatif, l'école en tant qu'institution scolaire, semble être un « sauveteur » à part entière. En effet, c'est par l'école que les enfants juifs cachés se fondent dans la masse, retrouvent une normalité, une intégration au sein d'un groupe. Les enfants Leuchter sont tous premiers de la classe, Freddy Raphaël excelle dans ses apprentissages et les frères Gerstenhaber se

mélangent aisément aux enfants du village. L'école est une manière de les valoriser et de mettre en avant ce qu'ils sont capables de faire, sans préjugés sur leur identité juive qui est connue seulement des sauveteurs.

Les organisations nationales telles que la Croix-Rouge française et l'OSE sont le quatrième groupe observé.

Comme expliqué précédemment, l'OSE - Œuvre aux Secours des Enfants- aide à cacher les enfants Leuchter et la Croix-Rouge permet le rapatriement du père de Claude Wolff et celui de Freddy Raphaël. Ces organisations offrent une aide planifiée dans laquelle de nombreuses personnes sont impliquées.

Enfin, le cinquième groupe relevé est celui des sauveteurs Juifs.

Les deux oncles de Daniel-David Leuchter, Philippe et Max, sont résistants. L'oncle de Claude Wolff, Alfred Levy, engagé dans un réseau de résistance, permet à sa famille de survivre à cette période.

Le père de Freddy Raphaël apporte de la nourriture à Monsieur Kurt, obligé de se cacher dans la campagne parce qu'il était juif. Il y avait une solidarité entre les personnes juives. Gustave et Fernande Goetschel aident à l'accueil des Juifs à Limoges en 1944 puis s'engagent tout deux dans la Résistance.

C'est un point très important à retenir. Les Juifs n'ont pas été que victimes de la guerre et de la Shoah, ils ont été acteurs de leur survie. Certains étaient engagés dans des groupes de résistance. Il y a plusieurs manières de résister. Secourir un enfant juif c'est résister. Porter un vêtement religieux traditionnel comme le faisait le grand-père de Daniel-David Leuchter au risque de se faire arrêter, est aussi une forme de résistance.

Ne pas se conformer à des directives tyranniques et meurtrières, c'est résister. Toutes ces personnes ont privilégié l'humain au-delà des origines et des convictions de chacun. Cette position, ces actions planifiées ou spontanées rendent dans un sens une personne « juste ».

Ce que nous pouvons en conclure

À travers l'étude de ces cinq groupes de sauveteurs, nous avons vu que les hommes, comme les femmes participent aux sauvetages. N'importe quel individu pouvait secourir une personne juive ; **être sauveteur ne répond pas à des critères de genre, de religion, de professions**. Une personne est sauveteur par l'aide apportée et la conscience de son acte. De plus, nous avons appris qu'il y avait **deux types d'aides**, celle qui est spontanée et celle qui est planifiée. Enfin, l'identité des sauveteurs n'est pas toujours connue mais leurs actions n'en sont pas oubliées pour autant.

Pour aller plus loin...

A partir de ces premières données, le chercheur peut approfondir son étude en apportant de nouvelles informations grâce à de nouveaux témoignages. Il peut ainsi étendre son étude du sujet et peut-être découvrir d'autres modes de sauvetages, de critères d'actions ou des groupes de sauveteurs supplémentaires.

Références et sitographie

Les ouvrages:

- BOUCHET Julien (dir), Résister à la Shoah, Aidants, sauveteurs et Justes, Atlande, 2019.
- LEUCHTER, Daniel-David, Douveth : récit d'un petit garçon juif sous l'occupation, Librinova, 2021.
- BROSSARD Eric, KRIVOPISSKO Guy, Comment parler de la Résistance aux enfants, éditions le baron perché, 2012.

Les sites :

- La Croix-Rouge : <https://www.croix-rouge.fr/La-Croix-Rouge/La-Croix-Rouge-francaise/Historique>
- Site de l'IGN pour la création des cartes : [Accueil \(ign.fr\)](https://www.ign.fr/accueil)
- Site QR Code : <https://app.qr-code-generator.com>



FONDATION
Claude LEVY
enfant juif caché

www.fondation-claude-levy.org

